

JEAN ROSMER

L'AMOUR DÉCIDE



2^{FRS}

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



JEAN ROSMER - L'AMOUR DÉCIDE

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies	80 fr.
Etranger (Tarif réduit) ..	90 fr.
Etranger (Autres pays)	100 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 3 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 8 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 35 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

c90903

L'AMOUR DÉCIDE

JEAN ROSMER

L'AMOUR
DÉCIDE



ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^e LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

L'AMOUR DÉCIDE

CHAPITRE PREMIER

Sur la terrasse baignée d'ombre, Romane Salnège attendait.

Debout, contre les balustres de marbre rose, les mains appuyées à la rampe ouvragée, elle fouillait du regard le jardin immense où tout lui rappelait son enfance choyée. Rien n'avait été modifié à la disposition des plates-bandes et des pelouses depuis qu'elle avait quitté Clairlieu. Le même ordre immuable présidait à l'alignement des buis nains. La jeune fille connaissait le contour de chacun. Elle savait derrière lequel se cachait sa balle, lorsqu'elle jouait là, naguère. Elle n'ignorait ni la place des corbeilles de géraniums, ni celle des massifs de bégonias. Elle voyait, au loin, flamboyer leurs corolles écarlates et déjà elle se réjouissait de les retrouver, si frais, si vivants, dans le cadre familial.

Certaine de ne pas se tromper, elle eût nommé, une à une les divinités dont la forme svelte se dressait,

blanche et pure, à l'entrée des berceaux de roses. Elle savait à quel instant elle était tombée dans l'allée des érables, et s'était cogné le front contre le rebord de la fontaine des Muses. Elle entendait les cris de sa *nurse* affolée devant la blessure faite au visage pâli du bébé...

Toute l'enfance de Romane Salnège dans ce décor sévère et pourtant sympathique. C'était le sien ; celui du domaine natal ; elle y avait grandi. Sur la chaise-longue de rotin où se tenait sa mère, elle avait appris ses lettres... Derrière la colonne, à droite, on l'avait mise en pénitence, un soir où elle refusait de suivre sa bonne et d'aller se coucher.

Romane se retourna brusquement vers la maison.

Le soir tombait ; on n'avait pas encore allumé les lampes. Il devait faire bien noir dans le hall peuplé d'armures et dans la bibliothèque où les livres précieux aux reliures orfévrées étalaient leur somptuosité...

La jeune fille se laissa tomber sur un fauteuil d'osier ; elle était lasse. Depuis la veille elle voyageait. Le couvent anglais dont sa grand'tante maternelle était la Supérieure venait de fermer ses portes. Dispersées, les religieuses avaient pris le chemin du Canada, du Brésil, de l'Irlande. Les élèves avaient été congédiées. Comme ses compagnes, Mlle Salnège avait dû rentrer au logis... et rejoindre sa famille à Clairlieu.

Sa famille ! Ce mot dont la douceur l'eût naguère pénétrée d'une tendresse ineffable lui semblait, ce soir, la plus douloureuse des ironies.

Sa famille ! Pouvait-elle compter comme telle, la tutrice revêche, glaciale, distante, cousine-germaine de sa mère, et la filleule de celle-ci ? Elle ne les avait revues ni l'une ni l'autre depuis son départ pour la pension. Comment l'accueilleraient-elles ? Se mon-

treraient-elles affectueuses, pitoyables, bienveillantes ? Rencontrerait-elle une sœur dans cette parente de son âge, à peine entrevue autrefois ?

Toutes ces questions se formulaient dans l'esprit angoissé de Romane, comme autant de craintes. Elle se sentait si affreusement lasse et découragée en entrant à Clairlieu. Des pressentiments terribles l'angoissaient. Les siens lui marquaient tant d'indifférence ! Aucune parole aimable n'avait salué son arrivée. Un domestique l'avait reçue, comme une étrangère, et maintenant elle attendait que Mlle Saint-Laurent daignât la recevoir.

La tête dans ses mains, les coudes aux genoux, la jeune fille se répétait ces choses. Accablée, elle voulut détourner le cours de ses pensées.

Elle se leva, fit rapidement le tour de la terrasse, puis revint s'asseoir sur le lit de repos. Aussitôt l'image du passé l'envahit. Elle se revit, tout enfant, rose, blonde, avec d'immenses yeux violets, où le moindre sourire faisait danser des points d'or. Elle se représenta sa maman, ravissante et toujours malade, dont la porte demeurait constamment close... Elle se souvint de son père au torse d'athlète, au profil altier. Comme ils l'aimaient tous deux ! Hélas ! un sort funeste les avait séparés.

A l'aube du neuvième anniversaire de la petite fille, on lui avait passé une robe noire, puis sa nourrice, Toinon, lui avait annoncé le départ de sa maman.

« Elle est au ciel avec les anges. Vous la rejoindrez plus tard... »

Dès la semaine suivante son père s'était alité. Un soir, il était allé rejoindre la chère épouse, trop tôt arrachée à sa tendresse.. L'enfant chérie était demeurée seule... orpheline.

Romane se rappelait, comme si ç'eût été d'hier, les

heures mornes qui avaient suivi. Envahi par des étrangers, le domaine était devenu la proie d'une parenté nombreuse, bavarde, apitoyée. Des inconnus l'avaient embrassée, ils avaient gémi sur son destin ; les plus expansifs avaient murmuré des phrases mystérieuses... puis, ces étrangers s'étaient enfuis...

L'enfant restait seule avec sa tutrice.

Très grande, mince, blonde tirant sur le roux, Mlle Adèle Saint-Laurent avait cinquante ans... bien sonnés. On la disait intelligente, cultivée, riche, préoccupée du bonheur de son prochain.

Sans attendre davantage, elle s'était installée au château et avait fait régner sur chacun une autorité despotique.

Quelques semaines plus tard, sa filleule, Reine de Lys, l'y avait rejointe. Mlle Salnègue n'eut pas le temps de s'attacher à la nouvelle venue, orpheline comme elle. Dès le jour suivant, sa tutrice l'avait expédiée chez les dames du Sacré-Cœur, en Angleterre, et tandis que l'étrangère régnait en souveraine à Clairlieu, l'héritière, reléguée au fond de son couvent, s'habitua à l'exil.

Il devait se prolonger huit ans.

La supérieure de la Communauté dont elle était la nièce, s'efforça d'adoucir pour elle les austérités d'une règle étroite et stricte. Hélas ! d'autres soucis, impérieux, des tâches sévères appelaient souvent la pieuse femme hors de la sainte maison.

Courbée sous la discipline farouche des autres « Dames », la petite fille souffrit beaucoup. Le saint asile devint sa prison ; son cœur, si tendre, si avide d'affection, ne put s'y épanouir à l'aise. Sous les arceaux du cloître, entourée d'étrangères, sa sauvagerie native s'accrut.

Repliée sur elle-même, l'exilée ne se confia point ; elle ne se fit aucune amie intime. Exacte à remplir

ses obligations, elle devint une élève modèle. Obéissante, appliquée, elle s'instruisit vite et bien. Toute à ses études, elle oubliait presque la tutrice lointaine, la cousine inconnue, dont le silence persistant montrait l'indifférence. Ni Reine, ni sa marraine ne lui écrivaient. Elle avait de leurs nouvelles, par hasard, lorsque Mlle Saint-Laurent, contrainte de régler certains détails matériels, correspondait avec la prieure.

Romane avait fini par se croire définitivement abandonnée des siens, lorsque, pour des causes ignorées du commun, le couvent ferma ses portes.

Le soir même, sa tante l'expédiait à Clairlieu.

Un bruit de voix traversa la terrasse. Une fenêtre, celle du petit salon, jadis, s'éclaira. Une main nerveuse froissa des papiers..

De sa place, sur la chaise-longue, Romane distingua, derrière les rideaux, la silhouette hautaine de sa tutrice ; celle moins élégante d'un gros homme, aux gestes rapides, à la parole onctueuse.

Par l'entrebâillement de la croisée entr'ouverte, quelques mots parvinrent aux oreilles de la voyageuse. Il s'agissait de baux, de fermages, de coupes de bois.

Par discrétion, Mlle Salnège changea de siège. Elle s'approcha de la colonnade, chercha l'ancien fauteuil de son père, s'y laissa tomber...

La rêverie reprit, obstinée. Que ferait-elle, désormais ? Quelle serait sa situation dans cette maison, où jadis elle était chez elle ? Demeurerait-elle en esclavage auprès de cette femme au verbe sonore, habituée à tout courber sous sa loi ? Lui ferait-elle l'existence paisible ? Lui donnerait-elle les joies, les plaisirs qu'elle ambitionnait ? Après ces huit années studieuses, elle eût aimé connaître le monde, revoir les amies de sa mère, cette parenté,

aperçue naguère, et dont les noms lui étaient familiers.

Elle se sentait disposée à chérir, comme une sœur, sa cousine Reine ; à conquérir cette famille distante, hostile peut-être...

Elle se leva, traversa la terrasse une fois encore. A présent, la nuit était tout à fait venue. Dans le ciel bleu sombre, les étoiles allumaient leurs points d'or... Là-bas, derrière les aulnes du bosquet, le petit lac argenté par la lune scintillait dans sa fraîche couronne de joncs et de nymphéas. A l'orée d'une allée de trembles, une statue de pierre blanche dressait sa forme délicate. Des peupliers frémissaient plus loin.

Romane eut l'envie de franchir d'un bond les degrés de la terrasse, de courir dans le parc, de reprendre contact avec cette terre dont chaque grain lui rappelait un souvenir d'enfance.

La peur de désobliger sa tutrice la retint.

D'ailleurs le visiteur de Mlle Saint-Laurent prenait congé. La voyageuse entendait d'humbles formules de politesse, répétées par cet inconnu. Quelques secondes s'écoulèrent. Une porte claqua brusquement ; un rideau glissa sur sa tringle de cuivre. La porte-fenêtre s'ouvrit toute large.

Mlle Salnège ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, sa tutrice, debout sur le seuil la considérait gravement.

— Bonsoir, ma fille ! disait-elle... Veuillez m'excuser, je vous prie, et entrez chez moi. Nous y serons parfaitement à l'aise pour causer en paix.

CHAPITRE II

La jeune fille fit un pas en avant.

De sa voix nette, sèche, sans vibrations, la vieille demoiselle poursuivait :

— Je suis confuse de n'avoir pu vous saluer à la descente du train. Mon entrepreneur de maçonnerie m'a retenue ici.

Comme sa pupille s'approchait, elle expliqua :

— J'achevais de décider avec lui des prochains embellissements dont je rêve pour Clairlieu. Un chemin, des garages, en projets depuis longtemps, vont être enfin réalisés. Je tiens à faire de ce domaine l'un des plus beaux de France, la perle du Languedoc.

Elle semblait faire effort pour adoucir sa voix, aux intonations naturellement sévères. Comme à regret, elle tendit le bout de ses doigts pointus à l'arrivante, désigna un siège, puis observa :

— Vous êtes encore en tenue de voyage ? C'est ridicule ! Pourquoi Basile ne vous a-t-il pas conduite chez vous. J'ai fait préparer à votre intention l'ancien appartement de votre mère.

Romane s'inclina, touchée de l'attention, mais n'articula pas une parole. Figée par ces propos indifférents, elle ne trouvait rien à dire et dévisageait, obstinément, le froid visage, encadré de bandeaux gris, de cette tutrice quasi-inconnue. Avec une aisance parfaite, celle-ci poursuivait :

— Je suis heureuse de votre retour. J'avais redouté, un instant, qu'une vocation monastique vous poussât à prendre l'habit religieux.

— Je n'ai jamais songé à me faire religieuse, coupa brusquement Romane.

Mlle Adèle prit un air étonné...

— J'avais fait erreur... tant mieux ! En tout cas, je me réjouis d'apprendre que vous aimerez vous mêler à vos semblables. Ici, ma chère, nous sortons beaucoup. La maison est agréable, le voisinage également. On se réunit chaque jour, chez l'une ou chez l'autre châtelaine... Cet après-midi, par exemple, une sauterie intime groupait, aux Rosières, chez les Lepins-Levert, la jeunesse d'alentour. Vous connaissez ces excellents amis, n'est-ce pas ? Ils furent les familiers de vos parents. Geoffroy, le mari, fut condisciple de votre père à la rue des Postes. Ma filleule se plaît dans cette maison... accueillante entre toutes. Elle n'a pu résister au plaisir de s'y rendre tantôt : c'est pourquoi vous ne l'avez pas trouvée en arrivant. Pour ma part, j'ai beaucoup regretté de manquer cette réunion, la première de l'été. En dépit de mon âge, je me plais parmi la jeunesse.

Elle soupira profondément, puis ajouta :

— J'ai dû y renoncer... en votre honneur. Je désirais vous parler, dès la première minute. Il convenait d'éviter toute ambiguïté pour l'avenir.

Elle posa sa main sur un dossier ouvert sur la table, puis annonça :

— Voici vos comptes de tutelle. Ils sont parfaitement en règle, vérifiés par l'exécuteur testamentaire de vos parents, et par le notaire de ce dernier. Votre père a laissé une situation... très embrouillée...

Après un bref silence, elle ajouta :

— Depuis la mort de sa femme, l'infortuné négligeait ses terres ; il les gérât à tort et à travers. Ses fermiers, ses débiteurs, le tas de parasites dont il s'entourait, l'ont exploité. Clairlieu était grevé d'hypothèques bien au-delà de sa valeur.

— Il ne me reste plus rien alors ? Je suis pauvre ?

— Pas tout à fait. Vous jouirez, dès demain, si l'on vous émancipe, comme je le désire, d'une large aisance. La fortune de votre mère, placée dans une usine d'avions, à Manchester, demeure intacte. Elle vous sera remise en entier, si vous le désirez, le matin de votre dix-neuvième année. Cependant, ces biens, tout à fait inférieurs à ceux de votre père, ne vous procureront ni le grand luxe, ni le moyen de satisfaire tous vos caprices... si vous en avez. Les domaines ancestraux, peu et mal entretenus après la mort de votre mère, perdirent toute valeur. Avec le consentement du conseil de famille, je dus les mettre en vente. Dépréciés, amoindris, dédaignés des acquéreurs, puisque les fermes ne rapportaient rien, ils furent estimés très bas...

Romane blêmit. D'une voix blanche, à peine distincte, elle interrogea :

— Alors ?... Clairlieu ?...

Mlle Saint-Laurent se redressa :

— C'est ma propriété ! Je n'aurais pu supporter l'idée que ce domaine où vécurent mes ancêtres passât en des mains étrangères. Votre mère et moi, avions une aïeule commune ; vous ne l'ignorez point, je présume ?

La jeune fille ébaucha un geste vague. Son interlocutrice reprit :

— Ce château, où ma grand'mère de Vernhes a vécu son existence entière est à moi, maintenant. Mon intention est de le léguer à Reine. C'est justice ! C'est la fille de mon frère et ma plus proche parente. Mon enfant d'adoption aussi...

Des larmes perlaient aux cils de la voyageuse. D'un violent effort, elle les refoula. Ses yeux se tournèrent vers la fenêtre derrière laquelle le parc, noyé d'ombre, étendait à l'infini ses épaisses frondaisons. Dou-

loureusement, elle songea qu'elle ne possédait plus un pouce de ce terrain, sur lequel elle avait tenté ses premiers pas. Ces hêtres qui l'avaient vu grandir, ces sources claires, témoins de ses puérils chagrins d'enfant, ces buis taillés en arceaux, ces tonnelles où la nurse l'amenait pour jouer ne lui appartenaient plus. Elle rentrait en étrangère dans sa maison. Cela était horrible !..

Un soupir gonfla sa poitrine. Son émotion croisait. Pour la dissiper, elle regarda Mlle Saint-Laurent.

Elle était impassible. Sur son visage fermé, on lisait la plus glaciale politesse. Ses longues mains fines jouaient avec un coupe-papier d'écaille blonde. Romane reconnaissait ce bibelot. Sa mère s'en servait pour marquer les pages de ses livres.

Le sang de la voyageuse coula un peu plus vite. Ses doigts se crispèrent sur les accoudoirs de son fauteuil, elle se raidit pour ne pas pleurer. Ses paupières battirent... Ses prunelles pointillées d'or errèrent autour de la pièce.

Là encore, tout lui parlait du passé.

Ce boudoir en rotonde, dont la vieille demoiselle avait fait son cabinet, était la pièce préférée de Mme Salnège. Romane y venait tous les soirs, à la tombée de la nuit, avant qu'on apportât les lampes. Elle y entraînait en courant, sautait au cou de son père, l'embrassait follement, s'approchait de sa mère, se blottissait dans ses bras, puis se laissait aller sur le tapis et s'amusait à construire un bastion, à grand renfort de tabourets et de coussins.

Les portraits accrochés aux lambris lui étaient familiers. Elle admirait éperdûment, naguère, le prélat, en simarre pourpre, le cardinal en rochet de dentelles, nichés entre les fenêtres. La silhouette du maréchal, encastrée dans la boiserie de la haute cheminée, lui plaisait également. Elle lui préférait,

cependant, le tout jeune garde-française dont les doigts chargés de bagues maniaient une rose blanche.

Ils étaient là, tous ; et aussi l'abbesse en manteau fourré d'hermine, dont le sourire paisible calmait ses fureurs de baby...

Que devaient-ils penser de sa déchéance, ces ancêtres, si nobles et si fiers ?

Elle tressaillit. Mlle de Saint-Laurent posait son coupe-papier. Gravement, la vieille fille tournait vers sa pupille son regard indifférent, puis énonça :

— A présent, votre situation est nette. Quoique ce logis ne soit plus vôtre, je vous prie de vous y considérer comme chez vous. Je serai heureuse de vous y abriter aussi longtemps qu'il vous plaira d'y résider. Je vous l'ai dit tantôt. Je songe à vous émanciper. Les soucis d'une tutelle embrouillée ont altéré ma santé. J'aspire au repos...

— Il me serait pénible d'abuser de votre... hospitalité, ma tante. Dans quelques jours, j'aurai pris un parti. Mes anciennes maîtresses de classe m'indiqueront un asile où il me sera possible...

Mlle Adèle l'arrêta :

— Votre place est auprès de moi, ici. Votre père m'a priée de veiller sur vous jusqu'à votre mariage. Je ne faillirai pas à la tâche acceptée. D'ailleurs, il me serait très pénible de vous savoir livrée à vous-même, loin de toute parenté. Vous resterez à Clair-lieu ; vous n'y serez pas malheureuse. Reine est bonne ; elle se fait une fête de vous revoir... moi-même...

Le regard aigu de la châtelaine transperçait l'orpheline. En dépit de ses efforts pour paraître affable, ses paroles demeuraient glacées. Romane résolut de refuser. Elle n'en eut pas le temps. La porte s'ouvrit. Une jeune fille, très grande et mince, au corps onduleux et souple, aux gestes mesurés, entra.

D'une voix chaude, harmonieusement timbrée, elle demanda :

— Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas, ma marraine ?

Elle aperçut la voyageuse. Un beau sourire illumina son visage charmant.

— Roma chérie ! s'écria-t-elle. Te voici donc, enfin ?

Elle interrogea la vieille demoiselle du regard. Celle-ci expliqua :

— Ma pupille est arrivée par l'express. Je l'attendais plus tard.

Elle posait ses lèvres sur le front de sa filleule. Son visage sévère, ses yeux d'acier s'adoucirent, se fondaient presque en une expression de tendresse infinie.

— Je suis contente de te voir, poursuivait Mlle de Lys. Le temps me durait sans toi.

Elle embrassait la voyageuse, puis s'appuyait au fauteuil de Mlle Saint-Laurent et considérait tendrement la parente lointaine enfin rentrée au bercail.

Romane l'étudiait aussi. Elle la trouvait idéalement belle, avec ses traits réguliers, sa pâleur uniforme, son teint de camélia blanc, ses lèvres rouges et ses larges prunelles de velours marron, au regard profond comme une mer sans vagues. Une forêt de cheveux sombres, aux reflets bleutés et séparés en bandeaux corrects et lisses, encadraient son profil de médaille, à l'expression un peu trop grave, peut-être, mais toujours exquise.

A cette minute, elle prononçait :

— Tu n'as pas changé, ma Roma ! Je retrouve tes boucles fauves, tes joues creusées de fossettes, tes yeux violets, ton sourire de rose. Tant mieux ! J'aurais éprouvé beaucoup de peine à te voir transformée. Mais pardonne ce bavardage. Je

jacasse sans m'inquiéter de ta santé. Dis-moi ? Cet interminable voyage ne t'a pas trop fatiguée ?

— Pas du tout, merci. Je suis aussi tout à fait ravie de te revoir. Si je reste à Clairlieu...

Mlle de Lys écarquilla de grands yeux pour l'interrompre :

— Comment ? Tu as donc l'intention de repartir ? Ah mais ! Je ne le permettrais pas. . M'abandonner encore, alors que tu rentres à peine ?... Ce serait de la folie pure... Tu es ici, je te garde.

Elle s'était dressée. D'un geste rapide, elle ôtait son manteau de loutre, son feutre brun et se trouvait en robe d'après-midi... De velours, assorti ou presque à la nuance de ses prunelles dorées, la jupe tombait droite et ample autour de sa forme parfaite, s'arrondissait à la hauteur des chevilles en plis réguliers et lourds.

Romane observa :

— Tu es ravissante, Reinette... et si élégante !

Mlle Saint-Laurent renchérit :

— Tu as eu beaucoup de succès, tantôt, j'en suis sûre... Cette toilette est particulièrement réussie.

Comme sa filleule ne répondait pas, elle demanda :

— Il y avait beaucoup de monde ?

La jeune fille hocha la tête.

— Tous nos amis, et quelques autres, nouveaux venus dans la région. Des revenants aussi. Par exemple, les la Brède et leurs filles, trois aimables roussottes, rieuses et taquines... et aussi Pierre de Vérac et sa sœur Armelle ; le lieutenant d'Altemont, son frère, une cousine venue de Chatellerault, dont j'ignore le nom ; le fils de lord Shettland, le marquis Andrew Lammoor, propriétaire d'un yacht ancré dans le bassin de Pontailiac. Tout ce monde très gai, très en train, disposé à s'amuser. J'ai annoncé l'ar-

rivée de Romane. On m'a priée de l'amener à la Coubre pour le traditionnel pique-nique.

— Je n'ai rien à me mettre, intercala Mlle Salnège. Avant de m'introduire chez tes amis, ma Reine, tu devras m'aider à composer un trousseau.

— C'est juste ! coupa Mlle Saint-Laurent.

— Quel ennui ! soupira sa filleule. Je me réjouissais de...

Elle devint écarlate, sourit à demi, puis ajouta :

— Je voulais te présenter Roland d'Algyres... mon fiancé.

— Il était près de toi, cet après-midi, je présume ? Certainement !

Un sourire étincelant épanouit les traits de Mlle de Lys. La rougeur s'accrut pour ajouter :

— Il est venu à six heures.

La châtelaine interrogea :

— Il dînera demain ?

Sa filleule eut un geste affirmatif :

— Bien sûr... Il sera là à huit heures, comme tous les soirs. Il chasse à Saint-Georges.

Une joie indicible illuminait son regard.

Romane songeait :

« Elle est heureuse, on l'aime ; elle songe à s'établir. Bientôt, elle aura son foyer à elle. Que deviendrai-je alors ? Sans maison, sans famille, ma solitude sera affreuse. Certes, ma cousine est affectueuse et paraît bonne. Son accueil spontané m'a touchée.

La cloche du dîner sonnait à toute volée. Reine se dressa d'un jet. Tournée vers sa cousine, elle proposa :

— Viens avec moi, chérie ; je veux te montrer ta chambre.

Ensemble les jeunes filles gravirent le large escalier de pierre et atteignirent le premier étage. Mlle de Lys poussa une porte, à droite.

— Te voici chez toi, Roma... On a sûrement monté tes malles. En attendant que ta garde-robe apporté tes malles. En attendant que ta garde-robe Dès demain, nous irons à La Rochelle, et commanderons l'indispensable.

Elle disparut dans la pièce voisine. Mlle Salnège resta seule dans l'appartement, où sa mère avait vécu ses années d'épouse heureuse, où elle était morte, un soir d'octobre, à l'heure où les cloches du vallon chantaient l'*Angelus*.

Tendue de moire rose, les fenêtres et les portes drapées de même étoffe, les pièces avaient conservé leur fraîcheur délicate d'autrefois. Entre les deux fenêtres, en face du grand lit de bois doré, capitonné de brocart fleuri, l'image radieuse d'une jeune femme en tenue d'apparat souriait dans son cadre armorié. Une gerbe d'œillets pâles émergeait d'un cornet de vieux Bohême, placé sur une console, au-dessus du tableau.

La voyageuse s'agenouilla devant le portrait. Ses lèvres balbutièrent :

— Maman ! pourquoi m'avez-vous quittée ? Depuis votre départ, je pleure. Comme je serais heureuse, ce soir... si vous étiez ici pour m'accueillir.

Elle médita longtemps. Sa prière achevée, elle visita sa chambre, ouvrit les bahuts, poussa les tiroirs, étudia, l'un après l'autre, les bibelots épars sur les consoles.

Lorsque sa cousine, arrangée, recoiffée, vint la prendre pour la conduire à la salle à manger, elle contemplait une miniature qui représentait son père, en costume de collégien.

— Allons, Roma, dit Mlle de Lys. Il est temps. Ma marraine a l'horreur des retardataires.

— Je suis prête...

Mlle Salnège fit un pas en avant, s'empara du bras

de sa compagne et, pressée contre elle, gagna le palier.

Avant de descendre, elle s'arrêta. Son visage pensif se fit sombre. Reine demanda :

— A quoi songes-tu donc, mon trésor ?

— A toi, à ton bonheur... Tu es trop heureuse !

— Pourquoi ?

— Tu es aimée...

— C'est vrai. J'ai rencontré sur ma route le preux chevalier de mes rêves... un cœur loyal et fort ; un esprit incomparable. S'il n'avait demandé ma main, j'aurais terriblement souffert. Ma vie est liée à la sienne. S'il me manquait...

Elle ferma les yeux, écrasée par cette pensée soudaine. Elle les rouvrit très vite et ajouta, le ton redevenu joyeux :

— Ton tour viendra ! Prends patience ! L'avenir te réservera un bonheur égal au mien.

CHAPITRE III

Pendant les jours qui suivirent, Romane et sa cousine circulèrent beaucoup.

Les couturières, les lingères, les modistes, les bottiers s'arrachèrent Mlle Salnège, et, pour la guider dans le choix de ses ajustements, Reine renonça aux réceptions et aux goûters en forêts organisés par ses amies.

A présent, l'orpheline était pourvue. Un nombre respectable de chapeaux, de robes, de vêtements en-

combraient ses armoires. Elle pouvait assister à toutes les réceptions, aux dîners privés comme aux sauteries intimes ; rien ne manquait à sa parure.

A vivre dans cette demeure où s'étaient égrenés ses premiers rires d'enfant, elle se prenait à oublier qu'elle n'était plus chez elle.

Peu à peu, son chagrin d'avoir perdu Clairlieu s'atténuait.

Sa cousine faisait tout pour adoucir l'impression cruelle du premier soir. Elle la traitait en amie, en confidente, réclamait ses conseils pour les moindres choses, et prétendait partager avec elle ses prérogatives de maîtresse de maison.

Mlle Saint-Laurent n'envisageait pas cette intimité croissante d'un œil favorable.

Dès la première minute, elle avait tenté de se jeter au travers de cette affection. Elle s'était heurtée à la volonté tenace de sa filleule. Posément, comme elle agissait en toute circonstance, Reine avait déclaré qu'elle ne consentirait jamais à traiter en étrangère cette cousine fraternelle, si longtemps espérée.

Et comme toujours, la vieille demoiselle s'était inclinée.

Cependant, elle avait multiplié les occasions de séparer ses deux pupilles. Sous prétexte de montrer à Mlle de Lys les nouveaux aménagements du domaine, elle l'avait emmenée chaque jour pendant plusieurs heures. Au retour, elle s'enfermait avec elle dans son cabinet, et lui soumettait la liste des actions et obligations qui devaient constituer sa dot.

Romane était bien jeune encore, et fort inexpérimentée. Elle ne se trompait pas à cette façon de faire, pourtant. Sa tutrice ne l'aimait pas. Elle voulait l'éloigner de Reine. Si elle gardait auprès d'elle la fille de Robert Salnège, c'était uniquement pour éviter de faire naître la malveillance d'alentour. Si elle

se montrait, envers l'orpheline, d'une politesse, d'une aménité parfaites, sa parole brève sonnait faux, son regard conservait une indifférence, une hostilité même, qui ne se démentaient jamais.

Elle s'attendrissait seulement pour parler avec sa filleule. Avec elle, sa voix se faisait affectueuse, bienveillante ; ses yeux d'acier perdaient leur acuité glaciale et s'éclairaient d'une flamme admirative, adorante presque. Lorsque Reine entrait dans le salon, le soir, quelques instants avant le dîner, sa marraine l'enveloppait d'un regard d'extase. Pour la complimenter sur sa toilette, elle trouvait des expressions laudatives, dont chacune était une preuve nouvelle de sa tendresse, et Romane, abandonnée à elle-même, souffrait d'être moins entourée, moins chérie.

Cependant, elle ne se plaignait pas.

L'indifférence de sa tante était naturelle. Jamais cette femme rigide ne l'avait aimée. Elle avait eu la preuve de ce manque d'affection pendant ses longues années d'exil, qu'aucune attention tendre de Mlle Saint-Sauveur n'était venue adoucir.

Depuis qu'elle connaissait la vieille fille, elle la redoutait. Cette parente à l'attitude réfrigérente, à la dureté détestable, l'effrayait. Il y avait dans ses manières quelque chose d'altier, d'âpre, dont elle demeurait, sans cesse, intimidée.

Par contre, elle s'était tendrement attachée à Mlle de Lys. Invinciblement attirée, puis séduite par la douce sérénité de cette nature rare, elle était subjuguée. Déjà mille liens solides l'enchaînaient à cette parente redoutée naguère. Reine avait conquis le cœur ombrageux de sa compagne, comme elle avait su capter l'affection de son orgueilleuse marraine.

Maintenant, les deux jeunes filles ne se quittaient guère.

Désœuvrée, dans cette demeure où elle n'avait pas

encore d'habitudes, Romane s'attachait aux pas de sa cousine, partageait ses occupations, ses loisirs, ses distractions, et se sentait heureuse de la suppléer dans ses devoirs de maîtresse de maison, toutes les fois que les soucis du ménage l'exigeaient.

Cependant, les deux amies ne vivaient pas hors du monde. Au contraire, elles se plaisaient parmi leurs semblables, et fréquentaient assidûment chez les voisins agréables où se réunissait la jeunesse de la contrée.

Dans ces fêtes, Mlle de Lys apportait son rayonnement souverain, son lumineux sourire, la grâce de son allure, mais aussi cette réserve mystérieuse qui est celle des fiancées éprises.

Les relations de la châtelaine de Clairlieu connaissaient les accordailles officieuses de sa filleule, et, si l'on ne parlait pas ouvertement du futur mariage de l'enfant chérie, chacun s'accordait tout bas à trouver le couple idéalement assorti.

Romane escortait sa cousine. La jeune gravité, la profondeur de son regard violet, la culture de son esprit, sa distinction timide, lui attiraient toutes les sympathies.

Elle n'avait pas encore rencontré le fiancé de sa cousine. Une fâcheuse grippe contractée pendant une partie de chasse, le lendemain même de l'arrivée à Clairlieu de Mlle Salnège, le retenait à la chambre depuis vingt jours.

Attristée, Reine ne cherchait pas à dissimuler son tourment.

A son amie, elle avouait sans cesse :

— Il me manque terriblement. Je suis tellement habituée à le voir, chaque jour... plusieurs fois. Ses terres touchent les nôtres. Avant sa maladie, nous montions à cheval le matin ; l'après-midi, nous nous retrouvions ici ou là, dans les maisons du voi-

sinage. Chaque soir, il dînait avec nous... Comprends, ma petite Roma, nous avons joué ensemble, sur la plage, à Royan, quand nous étions bébés. Il est mon aîné de huit ans et pourtant, il ne refusait pas de partager mes plaisirs de fillette... Dès ma naissance, nos parents souhaitèrent de nous unir. Hélas ! combien de parents forment des souhaits semblables que l'avenir dément ! Celui des nôtres se réalisera bientôt... Si tu savais comme j'ai tremblé de le voir partir... loin de moi... Il voyageait sans cesse à l'étranger, une femme plus belle et instruite pouvait le conquérir, le garder. Il n'en a rien été, Dieu merci ! Ses études terminées, ses diplômes acquis, il a réclamé l'exécution des promesses anciennes. Le bonheur m'a accablée. Il me tarde de te le montrer. J'aimerais qu'il te plût. Je serais navrée si vous ne sympathisiez point. Je voudrais vous voir devenir, tout de suite, très bons camarades. Il est tellement charmant et fin... Toutes mes amies vantent la sveltesse musclée de sa taille d'athlète, le reflet de ses boucles soyeuses, ses yeux de diamant noir. Son métier d'avocat le retient à Paris ; nous habiterons la capitale, plus tard, quand il aura conquis la notoriété. On lui prédit un avenir glorieux. Nous nous marierons dès que sa position sera tout à fait stable, et nous ne nous quitterons jamais. La séparation est la pire des tortures !

Renversée sur les coussins du divan, Romane écoutait la chanson merveilleuse. Elle songeait :

« Comme ils s'aiment ! Ils seront heureux pour toujours l'un par l'autre ; et je resterai seule ici, où l'on me supporte à peine... ou ailleurs, parmi des étrangers. Mon destin est de vivre ainsi, au jour le jour, sans famille. Lorsque Reine sera partie, qu'advientra-t-il de moi ? Personne ne s'intéressera à la pauvre petite...

Des larmes perlaient à ses cils. Elle se raidit. A quoi bon les répandre. Aucune présence affectueuse n'était là pour les étancher. La détresse l'accabla, elle voulut partir loin, bien loin, au bout du monde. La fuite lui était permise, après tout, elle le savait. En dépit de ses paroles du premier soir, sa tutrice n'essayerait pas de la retenir. Hélas ! elle n'aurait jamais le courage de s'arracher à sa cousine. Elle l'aimait tellement ! et se reprochait, comme une faute, l'impulsion qui la poussait à vouloir s'éloigner.

Elle réfléchissait à ces choses, comme elle attachait la boucle scintillante de sa robe du soir. Dans la glace, sa silhouette ennuagée de rose lui parut agréable à voir. Avec étonnement, elle considérait ses bras, ses épaules, sa haute coiffure, toute en boucles, et se demandait si elle était bien la même personne qui défilait, un mois auparavant, sous les arceaux gothiques d'un cloître britannique, entre deux rangées de religieuses au costume noir.

Très peu de jours avaient suffi pour faire de l'innocente pensionnaire une élégante accomplie. Maintenant Romane savait s'habiller, harmoniser les nuances de ses toilettes à son teint éclatant, à ses yeux mauves, à l'ardeur de ses cheveux fauves.

Lorsqu'elle entrait dans un salon, aux côtés de Mlle de Lys, des louanges l'accueillaient. Les danseurs s'empressaient auprès d'elle, mais leur admiration banale ne touchait point son cœur avide d'affection vraie. Au milieu de la foule parée, bruyante, elle se sentait isolée, perdue.

Elle n'avait ni l'esprit étincelant, ni les talents de Reine. Elle était bien douée néanmoins ; intelligente, sérieuse, elle dédaignait les propos mondains, pleins de banalité ; elle recherchait les entretiens graves, où les questions d'histoire contemporaine, de littérature, d'art, et même de politique étaient discutées.

Incapable de se mêler aux conversations où les petits « cancans » quotidiens étaient colportés et commentés, elle se taisait. Ardente et contenue, patiente et concentrée, elle attendait, pour se mêler au débat, qu'un des sujets dont l'actualité passionnait sa nature grave fût mis sur le tapis.

Alors, elle écoutait avidement les propos des uns, l'opinion des autres, faisait son profit des idées émises, mais en toutes circonstances, se gardait de donner son avis.

Dans les châteaux où sa tutrice la conduisait, on la trouvait silencieuse. Sa mélancolie, la gravité de sa bouche fière, déshabitée de sourire, lui donnaient un air lointain que certains jugeaient romantique et charmant. Comme on la savait riche, quoique dépossédée de Clairlieu, quelques célibataires pressés d'acaparier une dot souhaitable, se firent présenter.

A l'issue de la première semaine, Mlle Saint-Sauveur enregistra cinq demandes. Elle furent repoussées sans examen.

— Je suis trop jeune pour fonder un foyer, répondit-elle à sa tutrice. Je veux entrer dans la vie, la connaître avant de me fixer.

Mentalement, elle ajoutait qu'il devait être bien doux de s'appuyer sans crainte sur le bras d'un compagnon de route choisi entre tous.

Cependant l'idée qu'on la recherchait, qu'un homme pouvait souhaiter d'unir son existence à la sienne, lui était agréable. Et de cette minute, elle goûta plus intensément les joies du monde.

Sans le dire, car sa réserve native l'empêchait de manifester ses impressions, elle s'intéressa aux sonorités des jazz, à la mélancolie nostalgique des guitares hawaïennes. Elle prit goût à bostonner, à entendre les propos futiles de ses cavaliers, compara l'un à

l'autre les jeunes gens qui formaient sa cour ordinaire et parut s'amuser infiniment.

Pendant ce temps, Reine gardée de la curiosité ambiante par le sentiment profond qui l'habitait, demeurait rêveuse. Comme Roland d'Algyres était absent, elle dansait peu. Seule avec les vieilles amies de sa marraine, elle parlait des œuvres paroissiales, des patronages, et de la Kermesse organisée chaque année par les dames de charité.

Mlle Salnège songeait à ces choses, tandis qu'elle achevait la toilette de ses ongles. Du seuil la voix musicale de sa cousine demanda :

— Es-tu prête, chérie ?

— Depuis longtemps, Reinette, je t'attendais.

La pupille de Mlle Saint-Laurent, se glissa dans l'entrebaillement de la porte.

Toute en gaze rouge, vaporeuse et svelte comme une fleur vivante, la jeune fille resplendissait de joie intérieure.

Les larges prunelles dorées, ordinairement calmes et graves, luisaient comme des escarbouches, derrière le rideau mouvant des cils recourbés. Romane cria :

— Comme tu es belle ! Jamais tu ne m'as paru aussi éblouissante !

Mlle de Lys baissa les yeux pour annoncer :

— Roland est des nôtres, ce soir ! Il vient de me téléphoner. Le voici guéri, enfin... Le docteur lui a rendu la liberté... Bien entendu, sa première sortie est pour nous... pour moi... alors...

Elle hésita avant de poursuivre. Sa compagne termina :

— Pour le charmer, tu as arboré tes plus beaux atours. Tu as réussi, je t'assure. S'il ne tombe pas à tes pieds en renouvelant ses serments, j'aurai une piètre idée de son goût.

Elle passa son bras sous celui de sa cousine avant de confesser :

— Je suis terriblement émue à l'idée de le connaître.

— Il brûle d'impatience à cette perspective. Il le répétait encore tantôt... au bout du fil.

— Vous communiquez souvent ainsi ?

— Chaque matin. Je ne vivrais pas sans cela.

Elle sourit, puis acheva :

— Heureusement, cette sotte grippe est finie. Nous allons reprendre notre belle existence passée. Il nous accompagnera partout, dans le monde, ailleurs... Si tu savais comme il est charmant ! Sous son impassibilité voulue, il dissimule un cœur de diamant, une délicatesse exquise, une sensibilité, une prévenance, une générosité.

Elle joignit les mains comme pour une prière et conclut :

— Je suis heureuse ! trop heureuse ! J'ai peur !

CHAPITRE IV

Quand les deux cousines entrèrent dans le grand salon, elles y trouvèrent Roland d'Algyres. Arrivé depuis cinq minutes, il bouillait d'impatience, et tambourinait une marche guerrière sur les vitres de de la baie.

— Vous, enfin ! cria-t-il à l'arrivée de sa fiancée.

Il s'approcha d'une souple glissade :

— Quelle joie de vous retrouver, ma Reine ; j'attendais cet instant avec une fièvre !...

Il baisait les doigts fins de sa promesse, souriait d'allégresse.

Mlle du Lys s'écarta légèrement, démasqua sa cousine, puis demanda :

— Il n'est pas nécessaire de vous présenter l'un à l'autre, je pense ? Vous vous connaissez ?

Ensemble, les deux jeunes gens s'inclinèrent. Une demi-douzaine de répliques furent échangées ; après quoi, le petit groupe s'installa devant la cheminée. Aussitôt l'avocat interrogea sa fiancée. Il voulait tout savoir de ses occupations, de ses plaisirs pendant les semaines où, séparé d'elle, il n'avait pu la suivre.

Avec une touchante bonne grâce, elle se répandit en détails sur les menus événements écoulés, cita des noms, conta des anecdotes.

Pendant ce temps, Romane étudiait le nouveau venu.

Il était vraiment très beau. Grand, musclé, il portait avec aisance l'habit de soirée, dont la coupe parfaite faisait valoir la largeur de ses épaules, la finesse de sa ceinture. De longs yeux noirs et brillants éclairaient son visage régulier. De soyeux cheveux châtain très foncé, encadraient de boucles son front blanc et uni.

Il avait une élégance de mouvements, une grâce de manières, une distinction exquises et rares.

Oubliée sur sa bergère, Mlle Salnège sentait son cœur se serrer.

Absorbés par leur bonheur, perdus dans leurs confidences, les promis ne songeaient guère à la petite cousine. Les yeux dans les yeux, ils rayonnaient, positivement. Transfigurée par la félicité, Reine semblait plus belle encore. Eperdûment, Roland l'admirait.

Toute petite, blottie au fond de l'immense fauteuil, Romane essayait de rester étrangère à leur joie. Elle

y parvenait mal. Les voix alternées de ses voisins lui arrivaient comme un murmure.

Par bonheur, le maître d'hôtel annonça successivement trois personnes. Le charme fut rompu. Rendus à eux-mêmes, Reine et M. d'Algyres se séparèrent.

Toute à ses devoirs d'hôtesse, la jeune fille s'intéressa aux arrivants. Une ombre de mélancolie dans les yeux, elle répondait distraitement aux questions d'une vieille dame affublée comme un épouvantail à moineaux, mais ruisselante de pierreries.

De temps en temps, ses larges prunelles d'eau limpide se levaient vers Roland, comme pour lui demander le courage de parler à ces gens... Celui-ci discutait avec un homme politique : le sénateur du canton, nouveau venu dans la région, et peu connu alentour.

Debout près de la cheminée, adossée au marbre, Mlle Salnège demeurait absente. Un ancien condisciple de son père lui posa une question. Elle répondit du bout des lèvres. Elle rêvait d'un bonheur semblable à celui de Reine... Lui serait-il donné de l'éprouver ?

Après le dîner, elle descendit au jardin.

Encapuchonnée dans un lainage sombre, elle erra longtemps autour des massifs éclairés par les lampadaires de la terrasse. Une odeur de lilas de Perse et de seringas montait des bosquets ; les premières roses s'épanouissaient au grillage d'une tonnelle. Plus loin, entre les chênes verts, le miroir d'eau lui sautait comme une énorme opale.

Tout était calme. Aucun pas ne froissait le gravier de l'allée profonde. Dans le hallier proche, une chouette hululait ; un frisson secoua la promeneuse. Au lieu de descendre vers l'étang, elle prit l'allée

obscur, tracée parmi les buis géants et gagna la maison.

Avant de gravir les degrés du perron, elle hésita, haussa les épaules, contourna l'aile droite et se jeta dans l'escalier de service.

A l'office, la valetaille festoyait. Des rires joyeux, des voix claires montaient du sous-sol. Sur la pelouse déserte, un chien aboyait à la lune.

En quelques bonds Romane eut gagné sa chambre.

Un quart d'heure plus tard, elle était couchée. Elle ne dormait pas cependant ! Devant ses yeux grands ouverts sur l'ombre de la pièce tendue de soie vermeille, les fiancés passaient, les mains unies. Elle entendait leurs rires furtifs, le murmure de leurs voix assourdies. Elle voyait le regard ardent de M. d'Algyres. Ses lèvres balbutièrent :

— Qu'ils sont heureux !

CHAPITRE V

L'aurore naissait, et déjà, Romane, levée et habillée, rêvait à la fenêtre de sa chambre. De ses longues années de couvent, elle avait conservé des habitudes matinales qui la poussaient à sortir du lit au premier tintement de l'*Angelus*.

Elle aimait cette heure merveilleuse où le jour nouveau, encore imprécis, triomphe des brumes nocturnes pour inviter les humains au recueillement.

Elle se plaisait à savourer la douceur, le parfum troublant et jeune de l'aube ; elle s'émerveillait à contempler les corbeilles fleuries du parterre, et le miroir d'eau, où les cygnes nonchalants et neigeux se prélassaient, à dire sa prière devant la nature en-

core assoupie. A l'horizon lumineux, les collines coiffées d'aurore, les sombres frondaisons du parc, le ruisseau bavard lui paraissaient peuplés de mystère. Qu'apporteraient les heures suivantes ? Ce jour serait-il tissé d'allégresse, ou semé d'amertume ? Comme les précédents, sans doute, il serait terne et sans imprévu. Elle accompagnerait sa cousine au village. Ensemble, elles suivraient l'allée bordée d'yeuses, et traverseraient le bois des Fées. Comme par hasard, Roland les croiserait au premier tournant. Il se proposerait à les accompagner...

Tout à leur félicité égoïste, les fiancés reprendraient leurs confidences interrompues la veille. Ils oublieraient leur silencieuse compagne. Délaissée, Romane s'ennuierait.

Certes, elle ne jalousait pas le bonheur de Mlle de Lys. Celle-ci méritait la tendresse fervente, le culte dont Roland l'entourait. Mais elle souffrait de se trouver constamment entre eux, redoutait de se montrer importune, de troubler leur intimité.

C'est pourquoi, repliée sur elle-même, elle se tenait à l'écart du couple, le précédait ou le suivait, à distance, et se mêlait le moins possible à leurs entretiens.

Au retour de ces promenades, elle se sentait triste à pleurer. Elle se répétait les propos surpris, les tendresses entendues, et souffrait plus encore de sa solitude.

Ce matin-là, Mlle Salnège songeait à ces choses cruelles, tandis que le soleil montait au firmament et nimait la cime mouvante des faux ébéniers du taillis. A ses pieds, la pièce d'eau, transformée en un miroir ardent, lançait des gerbes d'éclincelles.

Là-bas, vers l'Océan houleux aux reflets d'émeraude, une rumeur âpre et violente grondait.

A mi-voix, Romane murmura :

— Reine n'est pas gentille. Je m'attache à elle tous les jours un peu plus, et elle m'abandonne...

« Elle m'aime, pourtant, j'en suis sûre, et me garde en son cœur une place de choix. Sans doute, elle préfère Roland, et c'est bien légitime, puisqu'elle doit l'épouser...

Un soupir gonfla sa poitrine.

— Je suis tellement exigeante aussi... Mon besoin d'affection me rend injuste.

La portière de la chambre se soulevait.

La voix mélodieuse de mademoiselle de Lys prononça :

— Déjà levée, Roma chérie ? Si tu veux, nous partirons à l'instant. J'ai mille courses à faire avant le déjeuner ; des lettres urgentes à porter ; les Vallier-Mesmond s'annoncent pour demain.

— Ah !

— Je t'ai parlé de ces parents... à la mode de Bretagne, n'est-ce pas ? Ma marraine leur est fort attachée.

— Et toi ?

— Je n'en sais rien. Ce sont de braves gens...

— Nombreux ?

— Deux ; la mère et le fils.

— Aimables ?

— Très ! Ma tante Gonsalva — elle tient à ce titre, et te priera certainement de le lui donner, — est née aux Baléares, de parents andalous. Très jeune, elle épousa le meilleur ami... un peu le cousin, de tante Adèle. Elle nous adopta tous aussitôt. Indolente, souple, coquette, elle recherche les hommages et s'entend à les conquérir. Tu lui plairas, je le sais... elle préfère les blondes !... Son héritier, Armel, né à Quimper, pendant un séjour de ses parents en Bretagne lui ressemble peu. Bruyant, alerte,

impétueux, plein d'entrain, il ne reste pas une minute en repos. C'est l'animateur de notre groupe. Quand il est là, nous n'arrêtons pas de danser.

... Les cousines descendaient l'escalier, traversaient la terrasse, gagnaient le jardin.

Lentement elles longeaient les pelouses semées de corbeilles éclatantes et s'enfonçaient sous la charmille à la voûte feuillue.

Tapissé de mousse, le sol était moelleux aux pieds des promeneuses. A travers les branches le ciel, d'un indigo profond, apparaissait par endroits. Il faisait bon... Romane en fit la remarque.

Sa compagne ne répondit pas tout de suite. Ses yeux graves se promenèrent un instant sur le décor enchanté : elle soupira ;

— J'aurai peine à quitter ce pays... malgré... malgré...

Elle n'acheva point. M. d'Algyres apparaissait au détour du chemin. Il accueillit d'un air maussade la nouvelle apportée par Reine.

La venue des Vallier-Mesmond ne l'enchantait pas.

Il ne se cacha pas pour l'avouer. Franchement il gronda :

« Clairlieu sera intenable. Armel est un véritable brouillon. Nous serons sur les dents, comme d'habitude... pendant son séjour... Il ne nous laissera pas un instant pour respirer. Il a constamment de nouvelles inventions en tête.

Il se tourna vers Mlle Salnège pour observer :

— Finies, nos promenades sous bois, ma pauvre Romane ! Envolées les causeries fraternelles au bord du lac. Disparus le calme, la quiétude, la sérénité de nos dîners. Je devrai me mettre en frais pour la belle tante, subir les plaisanteries déplorables de son rejeton.

Reine coupa doucement :

— Vous êtes sévère, mon ami. Armel n'est pas responsable de sa futilité on l'a élevé dans un véritable tourbillon de plaisirs frivoles. Jamais on ne l'a fait étudier ; cent fois par jour on l'assurait que sa fortune le dispensait de toute besogne intellectuelle, et on l'amenait au théâtre, au bal, aux courses, ailleurs.

« Sa mère est une jolie perruche, incapable d'une pensée sérieuse... Songez donc, mon cher ; à sept ans, elle asseyait son enfant à une table de bridge, l'obligeait à faire le quatrième ; avant sa première communion il jouait au poker, comme un croupier. Dans ces conditions, l'infortuné garçon ne peut avoir beaucoup de plomb dans la tête, vous en conviendrez.

Son fiancé haussa les épaules :

— Ce n'est pas une raison pour nous ahurir de ses extravagances continues... sous prétexte de nous amuser.

Un énervement tremblait dans sa voix. Une lueur fauve traversa son regard. Après un silence, il confessa :

— Je déteste le bruit.

Puis, comme ils atteignaient le mur de clôture, il proposa :

— Asseyons-nous ici, voulez-vous, mes amies ? L'arrivée des Vallier-Mesmond me coupe bras et jambes. Je suis abruti.

Une flamme brilla dans ses longues prunelles ; un pâle sourire étira ses lèvres fières. Simplement, il conclut :

— Nous étions si tranquilles sans eux...

Reine hocha la tête en signe d'approbation...

A la fin de l'après-midi, ils descendirent au tennis. Roland désirait donner une dernière leçon à Mlle Salnège.

— Les Vallier-Mesmond sont férus de matches, de records, de tournois, expliquait-il à la jeune fille. Dès le premier jour, Armel prétendra organiser des parties, élire les camps. Sans souci de nos préférences, il nous parquera avec tel ou telle de nos voisins, et, bon gré mal gré, nous serons forcés d'accepter ses partenaires.

— Il prendra le temps de souffler, j'imagine, railla Mlle de Lys.

Son fiancé haussa les épaules. La voix de plus en plus bougonne, il rétorqua :

— Ce serait bien mal le connaître, ma chère. Ce garçon ne reprend jamais haleine, vous le savez. Il n'est pas essoufflé, d'ailleurs. Il a des nerfs d'acier, au service d'une imagination dirigée tout entière vers les amusements. Danser la nuit, passer la matinée au golf, faire une partie de billard après le déjeuner, excursionner en auto jusqu'au dîner, goûter à Royan, à Pontailiac, plus loin, quand une garden-party, une matinée privée, ne l'appellent pas ailleurs... comblent ses aspirations les plus ardentes.

Il s'arrêta, soupira coup sur coup, promena son regard sur le groupe charmant formé par les deux cousines, puis acheva :

— Jamais il n'ouvre un livre... Lire l'éreinte. Il déclare ce « sport » le plus fatigant du monde, et ne le pratique pas. A peine, et simplement pour se tenir au courant, il parcourt la chronique mondaine du *Figaro* et la « manchette » des quotidiens bien informés. Découvrir son nom dans les colonnes d'une feuille « sélect » le plonge dans le ravissement. Il se pare de la citation comme d'une action d'éclat. Vingt fois par jour, il serine la même phrase, répétée, ressassée, à fond et à tout propos...

Le visage du parleur prit une expression farouche. Brusquement, il fit quelques pas rapides, s'éloigna

un peu de ses compagnes ; quelques minutes s'écoulèrent, au bout desquelles il revint vers les jeunes filles, calmé, et conclut :

— Voilà les uniques ambitions d'Armel...

Comme Romane éclatait de rire, il appuya :

— Je n'exagère rien. Ce jeune prétentieux est un des plus parfaits échantillons du genre snob. A Paris, ils sont des milliers du même acabit. Ici, le petit Vallier-Mesmond est seul de son espèce... Alors, dame, on le remarque.

Il se tut. Un banc de pierre se tenait à sa portée ; il s'y laissa choir et garda le silence.

Un sourire désenchanté arqua sa bouche.

Reine avoua :

— Vos critiques sont justes, mon ami. Armel est ridicule, mais il n'est pas sot.

Roland hochait la tête ; elle précisa :

— Il est intelligent, je vous assure... et aussi instruit que la plupart de ses semblables. Et il a du mérite à avoir appris... quelque chose !... Avec une mère aussi frivole !

— Je ne suis pas de votre avis.

D'un doigt gentiment levé, un sourire bienveillant aux lèvres, Mlle de Lys menaça :

— Vous devenez trop sévère... et acerbe aussi. Cet infortuné garçon ne mérite ni vos critiques, ni votre intérêt. Il est de ceux dont on ne dit rien. S'il vous est désagréable de le rencontrer...

— Oh ! oui !

— Evitez-le.

M. d'Algyres leva les bras au ciel, dans une attitude de supplication :

— Si Dieu consentait à m'en délivrer, je le remercierais tous les jours de ma vie. Hélas ! il repousse mes prières et m'accable de sa fureur, en m'imposant cet intrus. La mère et le fils arrivent à

grand fracas, s'installent à Clairlieu, comme en terre conquise et n'en démarrent plus.

Il dirigea vers Reinette son regard brillant, avant d'achever :

— Vous en conviendrez avec moi, ces cousins de votre tutrice ont l'affection envahissante et tenace. Ils ne séjournent pas chez leurs parents, ils s'y incrustent.

Aucune des deux jeunes filles ne releva la boutade. Un silence suivit.

Romane n'avait jamais rencontré les personnages dont on parlait avec si peu de ménagements ; elle ne pouvait donner son avis.

Quant à Mlle de Lys, visiblement, elle réprouvait l'hostilité de son promis. Avec une surprise qui dilatait ses larges prunelles, elle considérait le jeune homme, se demandant pour quelles causes il manifestait une semblable irritation.

D'ordinaire, il était la patience, la conciliation mêmes. Jamais il ne récriminait contre son prochain. Ce soir, il se montrait agressif. D'où venait ce changement d'humeur ?

Cependant, Roland se levait. Rasséréiné, il entraînait ses compagnes vers le « court ».

— Vous arbitrez les « set », Reine aimée, dit-il de sa voix calme. Montez sur la plate-forme ; vous serez mieux, pour juger.

Soumise, la jeune fille obéit.

La partie commença.

Elle se déroula selon les rites consacrés. Romane fit des prodiges pour suivre à la lettre les enseignements de son professeur. Celui-ci n'était pas toujours patient. Quand les balles de sa partenaire s'égarèrent ou donnaient dans le filet, il poussait des rugissements.

— Répétez ce coup ! Je veux que vous le réussis-

siez ! Soignez donc votre service ! Il est mou, sans vigueur : vous avez l'air de lancer des fleurs...

Il se démenait, s'agitait, se donnait un mal terrible.

Du haut de son observatoire, Reine s'étonnait.

Jamais son fiancé ne s'était montré aussi nerveux. Habituellement, il prenait toutes choses avec calme. Un flegme de bon ton présidait à ses moindres actions, et voilà que, tout à coup, pour le futile prétexte de l'arrivée de personnes dont le genre ne lui agréait pas absolument, il devenait terrible, violent, injuste même... C'était à n'y rien comprendre.

Elle abaissa son regard vers le terrain.

Debout dans un angle ombragé, M. d'Algyres et Roma discutaient. La voix du jeune homme traversait l'étendue, résonnait dans le calme apaisé du crépuscule.

Mlle de Lys tendit l'oreille. Elle ne put distinguer un son. La brise emportait plus loin les propos échangés.

Elle soupira.

Comme elle eût aimé les entendre. Ils devaient être les plus divertissants du monde. Sa partenaire riait en les écoutant. De quel sujet pouvait-il traiter ?

Une angoisse soudaine étreignit son cœur. Subitement, sans savoir pourquoi, elle eut l'appréhension d'un malheur. D'où surgirait-il ?... Les Vallier-Mesmond l'amèneraient avec eux, peut-être ?... Serait-il lancé vers elle par une force inconnue, irrésistible, fatale ? Ne pourrait-elle s'y dérober ?

Elle secoua les épaules pour les dégager de l'emprise douloureuse, et s'efforça de sourire.

Elle était trop sotte, en vérité. Pourquoi prévoir

d'aussi sombres avenir ? Quelle vilaine imagination la poussait à se créer des chimères ?

Elle était trop heureuse, trop entourée, choyée, gâtée par sa tutrice, sa cousine et son cher Roland. Sa joie si profonde, si vive, si sereine l'épouvantait un peu. C'est pour cela qu'elle s'amusait à souffrir, pour voir si cela faisait très mal, d'être tourmentée.

A ce moment, son fiancé l'appela :

— N'est-ce pas, Reinette, disait-il, notre élève est digne de figurer dans une équipe ? J'ai beau lui affirmer qu'elle est de force à lutter contre Maryelle de la Brède, elle ne veut pas me croire, me traite de vil flatteur, et réclame votre arbitrage.

Au son de la voix chérie, le front de la rêveuse se dérida. Joyeusement, elle répondit :

— Bien sûr ! J'admirais son agilité, sa souplesse, tout à l'heure. Elle a une sûreté de main remarquable, ses muscles sont d'acier et sa grâce bondissante unique.

Le jeune homme battit des mains. Il clama :

— Vous entendez ? Elle répète mes propres termes... ou à peu près !

Son regard chercha celui de Mlle de Lys avant d'achever :

— Comme nous sentons et apprécions de même, ma chérie ! Je le constate une fois encore. Nos pensées, comme nos cœurs, vibrent à l'unisson.

— Une pareille entente est rare, murmura Mlle Salnège. Je vous envie d'être si parfaitement unis. Ce doit être si bon, si complètement doux de vivre de l'existence des siens.

Sa cousine était descendue de son perchoir. Rapidement, elle traversa la surface aplaniée, glissa son bras autour de la taille de l'orpheline, puis murmura, presque contre son oreille :

— Petite impatiente ! pourquoi désespères-tu de l'avenir ? Ton heure sonnera... elle sera splendide. Tu le mérites, d'ailleurs. Comme moi, tu connaîtras les richesses exquisés d'une tendresse partagée. Tu comprendras alors...

Romane secouait la tête en signe de dénégation. Reine insista :

— Incrédule et méchante ! Tu nous peines en doutant. Vois, à mon exemple, Roland t'exhorte à la confiance. Attends ; le bonheur est à la porte..

— Je ne crois pas ! coupa brusquement l'enfant rétive.

Plus bas et pour elle-même, elle acheva :

« Il n'est plus de félicité possible pour moi, maintenant. »

CHAPITRE VI

Les voyageurs débarquèrent le lendemain quelques minutes avant le dîner. En dépit de l'opinion de Roland, ils plurent à Romane. Elle admira sans réserve l'élégance parfaite de tante Gonsalva. Elle aima ses magnifiques yeux de jais, le charme captivant de ses gestes et l'attraction de son sourire.

Quant à Armel, il lui parut plutôt sympathique. Ce grand garçon de vingt-trois ans, aux mouvements prestes, à la vivacité constante, au rire clair et expressif, peupla sa solitude. Dès le premier moment, il s'institua son chevalier servant. A la promenade, au salon, pendant les longues randonnées équestres sur la côte ou sous bois, il ne la quitta plus d'une semelle... Cette assiduité eut le don d'horripiler M. d'Algyres.

Depuis l'arrivée des Vallier-Mesmond, il devenait irascible, fantasque. A certains moments, il manifestait une verve endiablée, racontait mille histoires divertissantes, tenait l'assistance sous le charme de son esprit, quand il évoquait ses souvenirs de voyage.

On l'écoutait bouche bée.

Tout à coup, sans qu'on pût savoir pourquoi, son visage s'obscurcissait, ses yeux devenaient mornes ; il terminait son discours d'un mot bref et quittait la pièce.

Reine le retrouvait auprès de l'étang, sur le banc verdi de mousse, qu'il affectionnait, et perdu dans une interminable songerie.

Mlle Salnège ne comprenait pas grand'chose à cette versatilité. Pourquoi Roland supportait-il avec une telle impatience la présence du jeune Vallier-Mesmond ?

Ce petit garçon n'était guère gênant !

S'il accablait Reine de louanges, il n'essayait jamais de se glisser entre elle et son fiancé. Il respectait leur tête à tête, et les longues causeries intimes du soir, sur la terrasse, ou près de l'étang.

... Accoudée à la balustrade du perron, les yeux dirigés vers le parterre, Mlle Salnège regardait sa cousine. Celle-ci faisait les cent pas avec son fiancé. Romane voyait l'écharpe azurée de son amie flotter au vent du soir. Elle entendait ses paroles ; elle réfutait la thèse d'un livre dont elle venait d'achever la lecture, et son opinion différait de celle de son promis.

Animé par la discussion, M. d'Algyres trouvait des phrases décisives pour réfuter les arguments de sa compagne. Sa voix musicale résonnait dans le silence du soir. Soudain, il saisit le bras de Reine, et l'entra-

na vers le parc. Mlle Salnège les vit disparaître au détour de l'allée.

— Vous êtes songeuse, ma mie, observa derrière elle une voix joyeuse... et toute seule aussi. Avec votre agrément, je vous tiendrai compagnie.

La jeune fille sursauta, tourna brusquement la tête. Sur le seuil du vestibule, Armel la regardait le sourire aux lèvres.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle. C'est ridicule de troubler... la méditation d'autrui.

— Croyez-vous ?

— J'en suis certaine !

Elle le considérait, se demandait s'il fallait poursuivre ou passer outre, quand il reprit :

— Ma mère et cousine Adèle achèvent leur partie d'échecs ; les fiancés rêvent aux étoiles... et vous voilà abandonnée à ma seule compagnie. C'est piètre, n'est-il pas vrai ? Cependant, si vous y consentez, j'essaierai de vous aider à tuer le temps.

Elle sourit, amusée ; il continua :

— Pour vous charmer, j'évoquerai Majorque et ses bois d'orangers ; Naples, et son golfe unique ; Palerme et la Conque d'or... Moscou, son Kremlin, ses églises ; la Norvège, ses fjords... les Highlands, leurs lacs... Paris, ses élégances, son âme brillante, factice, mais si vivante !

Il prenait, pour la distraire, le ton d'un bonisseur, faisait la parade, comme à la foire. Gaiement, il reprenait :

— Préférez-vous parler chiffons ? Je vous décrirai les toilettes portées par ces « dames officielles », aux galas britanniques ; le chapeau de Mlle Trichette des Bouffes, et les chaussures à talons de diamants de la belle Lola-Greto, d'Hollywood. Aimez-vous la musique ? Je chanterai, pour vous bercer, le dernier tango de Christmé. Si aucun de ces sujets ne vous

agréée, j'aurai l'audace de parler de vous... de nous...

Comme elle le regardait, les yeux agrandis par la surprise, il acheva :

— Je vous dirai comme vous êtes belle, et aussi...

Une ombre se dressa entre eux. Pâle, les dents serrées, Roland surgissait du salon. D'un ton glacial, il annonça :

— Reine vous attend dans l'oratoire, Roma.

Armel s'éclipsa.

Mlle Salnègue se préparait à le suivre, M. d'Algyres la retint.

— Je suis arrivé à temps pour vous épargner une déclaration, dit-il. J'ai pris le premier prétexte venu, pour vous délivrer. Ce jeune fat était prêt à vous offrir sa main et son cœur...

— Qu'y aurait-il eu de choquant à cela ?

— Votre tutrice ne consentirait jamais à...

Romane ne lui permit pas d'achever ; elle demanda, simplement :

— Vraiment ?

— Bien sûr ! Elle le trouve snob, inutile, vain.

— Peut-être ! En tous cas, elle me laissera libre d'en juger par moi-même, je présume ? Vous oubliez qu'on m'émancipe, ces jours-ci. En agissant de la sorte, Mlle Saint-Sauveur me donne une nouvelle preuve de sa bienveillance...

Un sourire ironique arqua ses lèvres.

Il ne répondit pas ; mais un rayon de pitié infiniment tendre et doux brillait dans ses yeux. Il devinait l'amertume dissimulée sous ses paroles. Il comprenait la détresse, l'isolement de l'orpheline. Il la plaignait aussi. Il fit lentement le tour de la terrasse, se rapprocha de la jeune fille et dit :

— Permettez à mon amitié... fraternelle de vous conseiller, et ne vous indignez pas, si je vous parle

comme à une sœur. Armel n'est pas le protecteur qui convient à votre jeunesse, à votre inexpérience. J'ai appris par Reine combien vous êtes tendre et attachante. Vous souffririez auprès de ce niais frivole et affamé de bruit.

Sa voix se fit pénétrante pour achever :

— Votre cœur est un trésor unique et sans prix, petite cousine ; ne le livrez pas au premier venu. Veillez sur lui de toutes vos forces. Un amour tel que sera le vôtre ne doit pas s'égarer.

Un silence suivit. Ils ne firent rien pour le rompre. Accoudés, côte à côte, sur la rampe de marbre, ils regardaient le parc, où s'étendait la nuit. Plus loin, le feu tournant d'un phare balayait l'horizon d'une flamme vertigineuse. Roland remarqua :

— Comme vous êtes silencieuse et grave !... A quoi pensez-vous ?

Elle fut dispensée de répondre.

Dans le grand salon, Reine préludait une ronde populaire napolitaine. Parfaitement articulées, les paroles parvenaient aux oreilles des jeunes gens.

Ils se rapprochèrent pour mieux l'entendre.

*Comme elle gronde,
Dans l'ombre, la mer !
La brise est profonde,
Rapide est l'éclair...*

disait la cantatrice.

— Quelle voix admirable ! constata Romane ; elle me trouble et m'émeut !

Il hocha la tête sans répondre...

Mlle de Lys continuait :

*Oh ! oh ! vogue, matelot !
Oh ! oh ! vogue sur les flots !*

La phrase s'élevait comme une prière... Elle redevint légère pour entonner le refrain :

*Et que m'importe
Le vent sur l'eau
S'il nous emporte
O mon bateau !
Auprès de celle
Qui tout là-bas,
Ange ou mortelle,
Me tend les bras !*

Ces dernières paroles furent lancées avec une ardeur si intense que l'auditoire en fut remué.

— Bravo ! s'écria M. d'Algyres, en s'élançant vers sa fiancée.

Un peu pâle et triste, elle paraissait souffrir. Son visage s'éclaira, tandis que Roland poursuivait :

— Votre contralto est unique ! Lorsque vous dites cette balade, il paraît fait pour dominer le fracas des tempêtes, et donner le vertige aux matelots subjugués. Ah ! sirène ! sirène... chérie. Les fées présidèrent à votre naissance, et vous multiplièrent leurs dons... Aucune séduction ne vous manque !

Plus bas, et pour elle seule, il acheva :

— Je ne vous mérite pas !

CHAPITRE VII

Sur le terrain de tennis, les couples s'assemblaient. Pour tuer le temps, en attendant les retardataires, Armelle de Vérac, Maryelle de la Brède, Odile Lambert et deux inconnues, leurs partenaires, échangeaient des balles, et criaient leurs points.

A l'écart, près des douairières, Roland, beau comme un demi-dieu de l'Olympe, attendait sa fiancée.

Quand elle apparut, au détour de la charmille, il courut vers elle, saisit sa main, s'enquit avec tendresse de sa santé. Il voulait tout savoir : les causes de son retard, et d'où venait l'air de profonde lassitude empreint sur son visage.

Comme il lui trouvait mauvaise mine, il parlait de lui interdire de jouer.

— Vos yeux d'or sont meurtris, disait-il de sa voix musicale. N'avez-vous pas dormi cette nuit ?

— Si, mais peu et mal. Depuis une semaine, il m'est impossible de reposer en paix. Quand je m'assoupis un instant, le cauchemar me prend ?

Il sursauta :

— Vous faites de mauvais rêves, vous, la plus aimée, la mieux gardée ?

Elle sourit tristement :

— Quelquefois. Mon imagination n'est pas toujours sage.

Elle le poussait doucement vers la tonnelle où les rafraîchissements étaient préparés, l'invitait à se servir, puis expliquait :

— Pardonnez-moi, Roland ; je dois saluer nos hôtes et aussi m'enquérir s'ils ont tout le nécessaire. Je me suis mise en retard, là-haut.

Mlle Salnège se tenait près du buffet ; elle intervint :

— Tu es dispensée de ces corvées, aujourd'hui, ma Reinette. Tu prends part au tournoi ; ton rôle de maîtresse de maison passe au second plan. Je te suppléerai...

Elle s'interrompit, promena sur les joueurs et leurs amis un regard amusé, puis observa :

— Si Madame Vallier-Mesmond le permet... Vois, elle accueille tous les arrivants, du haut de la table

à thé, où elle trône comme une lady de grande classe : ne te tourmente donc pas.

Sa cousine sourit pour constater :

— C'est vrai. Tante Gonsalva tient mon emploi ordinaire avec une dignité, une compétence parfaites. Son bon vouloir me libère un peu... Je puis me permettre de marcher un moment.

Tournée vers M. d'Algyres, elle pria :

— Si vous voulez, mon ami, nous irons jusqu'au petit lac ?

Il ne répondit pas. Il considérait Armel, dont les ébats se multipliaient. Accaparé par les jeunes filles, il bavardait avec l'une, courait pour ramasser les balles de l'autre, indiquait des gestes, des attitudes, montrait à certaines novices l'art de servir et de riposter.

Devant le mutisme de son fiancé, Mlle de Lys répéta :

— Je serais heureuse de faire quelques pas avec vous, Roland. Pourquoi ne m'écoutez-vous pas ?

Cette fois, l'avocat avait entendu.

Il se retourna brusquement :

— Je suis à vos ordres, Reine chérie.

En guise d'explication, il prononça :

— J'admirais votre cousin Vallier-Mesmond. C'est un véritable pantin. Il caquette avec Maryelle, discute avec Odile, parade pour Armelle, sourit à tous. Je ne puis comprendre pourquoi ces petites filles, aimables, en somme, prennent au sérieux un amuseur pareil. Ses évolutions, ses courbettes, ses ronds de jambes me crispent. Par moments, j'ai envie de le fouetter pour l'obliger à partir... Et puis, vraiment, son attitude envers Romane est horriblement déplaisante ; il la poursuit partout, s'installe dans sa vie, se permet de lui donner des conseils pour ses

toilettes. Il lui fait la cour aussi et ne s'en cache guère !

Il s'arrêta, hors d'haleine. Reine leva vers lui ses yeux de velours brun ; une infinie surprise se lisait sur ses traits. Simplement, elle demanda :

— N'est-ce donc pas la chose la plus naturelle ? Armel est célibataire, ma cousine aussi ; l'un et l'autre sont en âge de se marier. Rien ne me plairait davantage que de les voir unis. Si ce bonheur pouvait échoir à Roma, je serais comblée. En dépit de vos critiques, mon cousin est un garçon intéressant, pas trop étourneau, affectueux et droit. Il fera un excellent mari...

— Vous croyez ? glissa Roland.

Elle attendit un moment avant de répondre :

— J'en suis sûre !

Son fiancé fit quelques pas rapides, puis rebroussa chemin, la rejoignit. La marche avait apaisé sa fureur montante. Son visage retrouvait son impénétrabilité. D'une voix qu'il s'efforçait de rendre naturelle, il conclut :

— Tant mieux pour elle, alors... Car il la demandera bientôt ; si elle consent à devenir sa femme, elle sera heureuse... vous l'affirmez, du moins, et vous êtes tellement parfaite, mon aimée... vous ne sauriez vous tromper.

CHAPITRE VIII

L'orage menaçait depuis le matin.

Un vent torride soufflait en bourrasque, balayait le sable des allées et courbait très bas les arbres du

fouffré. La chaleur devenait suffocante ; le ciel noir comme un four se chargeait de nuages épais.

Dans le jardin, les hirondelles éperdues tournoyaient presque au ras du sol...

De la fenêtre de sa chambre, Roma regardait l'ouragan. Elle étouffait ; elle eût voulu sortir sur la terrasse, ou même descendre dans le jardin, pour y chercher un peu d'air frais... La tempête ne l'effrayait pas. Tout lui semblait préférable à cette fournaise. La crainte de déplaire à sa tutrice la retint.

Le visage collé à la vitre brûlante, elle se remémorait certaines paroles de Roland.

Depuis quelques jours, il lui paraissait plus amical et sensible. Avec quelle chaleur il l'avait mise en garde, l'autre soir, contre un entraînement possible de son cœur. L'une après l'autre, les paroles affectueuses du jeune homme chantaient à son oreille. Que sa voix était harmonieuse et douce ! Comme son éloquence devenait persuasive lorsqu'il défendait une cause chère !

Une rafale plus violente fit claquer un volet mal assujetti ; des pas coururent dans la galerie ; des paroles indistinctes traversèrent l'étendue ; des portes se fermèrent.

Mme Vallier-Mesmond et son héritier se retiraient chez eux. La jeune fille se laissa tomber sur une chaise et se reprit à méditer.

Elle songeait au bonheur de sa cousine. Reine était vraiment comblée... Promise à ce magnifique compagnon, la vie lui serait facile... Soutenue, défendue, préservée par lui, ses jours seraient un rêve enchanté.

Que pourrait-elle redouter, près de cet être loyal et fort ?

Un éclair stria l'horizon. Un coup de tonnerre secoua l'espace. Romane se signa. L'orage éclatait avec

une violence inouïe. Une trombe s'abattit sur le jardin ; le ciel parut en flammes ; les détonations se succédaient presque sans interruption. Changées en torrents, les allées roulaient des cailloux, des feuilles mortes. Broyés par l'averse, les bégonias et les géraniums agonisaient.

Mlle Salnègue se rapprocha de la fenêtre.

Le vent redoublait de fureur. Maintenant, il hurlait avec frénésie. La jeune fille ne put supporter ces clameurs lugubres. Elle se boucha les oreilles.

Accrochée à la crémona, les lèvres serrées, les paupières closes, elle attendait.

Soudain, dans un éclatement terrible, la foudre tomba.

Presque aussitôt, le calme se fit.

La brise rafraîchie succéda au cyclone.

La pluie cessa. A l'horizon lavé, une lueur rose apparut. Entre deux nuages légers, le soleil brilla. Un arc-en-ciel enjamba le parc. Alors, brusquement, Romane éclata en sanglots.

La tête cachée sous son bras replié, elle pleura longtemps ; par saccades, d'abord, puis ses larmes jaillirent, abondantes et pressées ; elles coulaient sur ses joues roses comme des perles rondes et pures ; elle ne faisait rien pour les retenir. Elle les laissait tomber, comme une rosée bienfaisante, dont le flot détendait ses nerfs exaspérés :

« Je suis ridicule et sotte, pensait-elle. Je me déssole comme un enfant, sans raison. »

Elle se dressa soudain. Un flot de sang empourpra son visage. Elle venait de comprendre la cause de sa douleur.

Elle aimait Roland !

Cette constatation l'épouvanta. Elle essaya de discuter avec elle-même, de se prouver qu'elle se trom-

pait et prenait pour de l'amour une sympathie, trop vive, peut-être, mais permise.

Hélas ! plus elle réfléchissait, plus l'évidence se précisait.

Elle aimait le fiancé de Reine, et cette tendresse était un crime. Elle n'avait pas le droit de s'attacher à ce garçon : il appartenait à Mlle de Lys. Bientôt, il épouserait la promise choisie entre toutes ; ils s'en iraient ensemble, la main dans la main, pour le meilleur et pour le pire... et elle garderait sa souffrance et son secret trop lourd...

Accoudée au rebord de sa fenêtre, elle cherchait à s'expliquer l'origine de ce sentiment. Il était né sans qu'elle s'en doutât, en écoutant Reine parler de son fiancé. Elle s'en souvenait, à présent ; elle songeait à lui avant de le connaître, essayait de se le représenter. En l'apercevant, pour la première fois, elle l'avait retrouvé si semblable à son rêve. Le mal provenait de là...

Maintenant, aucun remède ne serait assez énergique pour l'en débarrasser. Roma était de celles dont le cœur ne se donne qu'une fois. Avide d'affection, elle vivrait solitaire, avec sa blessure saignante, et son incurable regret.

Après le goûter, les hôtes de Clairlieu se séparèrent.

Mme Vallier-Mesmond s'enferma dans la bibliothèque. Elle voulait mettre à jour sa correspondance. Mlle Saint-Sauveur sortit en auto avec Armel.

Absent pour trois jours, M. d'Algyres visitait une de ses fermes poitevines. Un peu désorientée par son absence, Reine remonta chez elle. Romane l'y suivit.

Assises côte à côte, sur le balcon enguirlandé de roses, les deux cousines brodaient. Inclinée devant

son métier, pâle et mélancolique, Mlle de Lys semait de fleurs étranges un carré de satin blanc.

Sa compagne achevait une nappe d'autel en dentelle. Sous ses doigts agiles, sa toile cirée se couvrait d'un réseau miraculeux. Elle avait rapporté d'Angleterre le secret des points compliqués, des broderies savantes, des jours et des grilles qui faisaient de sa guipure un ouvrage de fée.

De temps à autre, ses yeux se levaient ; l'aiguille en l'air, le médium coiffé du dé d'or, elle regardait le parc où les fleurs désaltérées par l'averse, dressaient très haut leurs petites têtes fières.

Il faisait doux. Une odeur de terre mouillée, d'herbe fraîche montait des pelouses ; les héliotropes répandaient alentour leurs senteurs vanillées. La jeune fille aspira profondément ces parfums mélangés, puis déclara :

— L'orage m'a fait grand bien. Après le déjeuner, tandis que tu discutais baux et fermages avec tante Adèle, j'étouffais ; j'ai éprouvé un vrai malaise...

Reine hocha la tête :

— J'étais oppressée aussi ! J'avais de la peine à suivre l'énumération de ma marraine. Les chiffres entraient par une oreille et sortaient par l'autre.

Elle changea brusquement de sujet pour questionner :

— Roland ne te semble-t-il pas bizarre, depuis quelques jours ?

Comme sa cousine ébauchait un geste vague, elle poursuivit :

— Son humeur, si égale d'ordinaire, devient impossible. Il passe d'une gaieté éblouissante au plus sombre marasme. Il se plaît seul.

— Les Vallier-Mesmond l'irritent.

Mlle de Lys prit un air pensif :

— Peut-être.. fit-elle.

Après un silence, elle compléta :

— Ils ne lui ont jamais plu, c'est évident. Cependant, il les supportait mieux, sans se plaindre. Naguère, il consentait à sortir avec Armel, à le présenter à ses camarades ; le soir, il discutait avec tante Gonsalva, faisait sa partie d'échecs. Cette année, il les tient à l'écart...

— Il est préoccupé par un procès en cours, sans doute.

— Je l'ai pensé. Il m'a assurée du contraire et s'est défendu de tout souci étranger à notre avenir. Hélas ! je le connais trop bien pour me leurrer de mots. Je t'assure, ma Romette, il y a quelque chose de changé en lui.

Elle soupira longuement, avant d'insinuer :

— S'il était malade ? S'il me cachait une affection quelconque du cœur, du foie ?...

Mlle Salnège éclata d'un beau rire sonore :

— Avec sa mine ? Voyons, Reinette, tu n'y songes point ? Ton fiancé respendit de santé, de vigueur !

Sa voix se fit rassurante :

— Tu t'alarmes à tort, mon amie. Roland est nerveux, sans doute. Il n'est pas le seul. Juin est particulièrement chaud, cette année ; il nous accable tous. Nul n'a de goût pour rien. L'autre soir, chez les Morandes, nous n'avions pas la force de danser.

— C'est vrai...

Cependant, le visage de Reine demeurait sombre. Un voile attristait ses larges prunelles transparentes ; une barre striait son front pur...

Elle broda quelques points rapides, cassa son fil, choisit un nouveau brin à son écheveau, le compara au précédent, le jugea particulièrement assorti, et se remit à broder.

Dix minutes s'écoulèrent, au bout desquelles Mlle de Lys se redressa pour demander :

— Ma marraine t'a fait part de l'espérance des Vallier-Mesmond ?

Romane la regarda :

— Ils désirent quelque chose ?

— Oui, répondit simplement Reine... Toi ! Armel t'aime, il souhaite de te donner son nom. C'est un secret pour tout le monde encore. Cependant, ma tante Gonsalva a prié ta tutrice de te pressentir.

— Elle ne m'a parlé de rien... encore. Je la vois si peu !

Mlle de Lys excusa la vieille demoiselle :

— Les loisirs lui font défaut, tu le sais bien. Mille occupations l'absorbent. Néanmoins, elle trouvera cinq minutes pour te confier le désir de ses parents.

Elle sourit avant d'ajouter :

— Je parle au pluriel ; cela peut te paraître bizarre, mais je dois m'exprimer ainsi. La mère est aussi emballée que le fils. Tu lui apparais comme la bru idéale. Elle brûle de faire de toi la reine de Paris.

Romane souleva ses épaules. L'enthousiasme de Mme Vallier-Mesmond lui paraissait excessif. Et puis, à quoi bon écouter semblables propos ? Que lui importait la recherche d'Armel ? Son cœur était pris par un autre... et cette tendresse, infiniment douloureuse et sans espoir suffisait à emplir sa vie.

Tandis que sa compagne énumérait les avantages d'une pareille union, elle songeait :

« Quand Reine et Roland seront mariés, j'achèterai une petite villa, sur la grève ; j'y retrouverai ma nourrice Toinon, et nous vivrons ensemble, entre la chapelle et notre jardin.

Une réflexion de sa cousine l'arracha à cette vision :

— Tu ne dis rien, Roma, faisait la jeune fille.

Mlle Salnègue répondit simplement :

— Je ne veux pas me marier, ma grande. J'y suis résolue depuis toujours.

Elle devint écarlate, baissa les yeux sur sa dentelle, puis ajouta :

— Je ne comprends rien aux hommes. Ils me déroutent. Je serais malheureuse, sûrement, si je cédaï à...

— Tu parles comme une enfant, Romette. Si tu aimais...

— J'en suis incapable

Sa voix fléchit pour achever :

— Tu occupes mon cœur tout entier, ma Reine. Ton image n'y laisse point de place pour autrui. Je suis heureuse près de toi...

— Je ne resterai pas toujours à Clairlieu.

— Alors, je partirai, j'élèverai tes enfants, je surveillerai leurs études...

Elle fit un effort pour sourire et poursuivit :

— Pendant ce temps, tu triompheras à Paris. Tes lettres m'apprendront ta gloire, tes succès. Quand tu seras lasse d'hommages, tu trouveras le repos, auprès de moi.. et je serai comblée de t'avoir là, sous mon toit...

Mlle de Lys ne répondit pas tout de suite. Elle repliait son métier, rangeait ses laines, pelotonnait ses soies éparpillées. Quand elle eut terminé, elle conseilla :

— Réfléchis, ma Romette. Tu aurais tort de prononcer les paroles définitives avant d'avoir pesé ta décision. Armel t'aime sincèrement. Je ne l'aurais jamais cru capable d'un tel sentiment Il souffrira, si tu le dédaignes.

Sa voix se fit persuasive pour ajouter :

— Ne lui refuse pas tout espoir. Ce n'est pas un

mauvais garçon, je t'assure. Il a une foule de qualités. Une affection sérieuse le corrigerait de sa futilité. Guidé par une femme intelligente, posée, il deviendrait parfait. Si tu l'entendais, lorsqu'il parle de toi ! Tu aurais pitié de son angoisse...

Mlle Salnège ébaucha un geste vague, puis céda :

— Sans doute... Mais cela ne me pousse pas à lui accorder ma main. Je ne l'aimerai jamais, Reine, je puis le jurer. Pourquoi lui permettrais-je d'espérer ?

Elle s'était levée. Adossée à la console, elle pria :

— Si tu me chéris, ma grande, ne me tourmente plus à son sujet. Je suis navrée de lui faire de la peine, puisque tu dis qu'il en aura d'une réponse négative.

Une infinie tristesse l'envahit. Elle murmura quelques mots inintelligibles, puis, comme ses prunelles s'emplissaient de larmes, elle s'enfuit.

Dans sa chambre, elle poussa le verrou, s'étendit sur sa chaise-longue, essaya de fermer les yeux et de ne plus penser.

Hélas ! les mêmes idées se heurtaient dans sa tête pour la torturer. Elle avait menti, en se disant incapable de tendresse, alors que son être débordait d'amour. Elle avait joué la comédie de l'indifférence, du dédain, pour abuser sa cousine. Où avait-elle trouvé le courage d'amonceler tant de faussetés ? Si Roland ne l'eût subjuguée, elle eût accepté Armel... Il ne lui déplaisait pas au début. A présent, ce n'était plus possible... Depuis qu'elle avait causé, discuté avec M. d'Algyres, elle s'était émerveillée de sa culture, de son érudition. Elle ne pouvait plus se contenter d'un oisif champion de tennis et de golf, conducteur de cotillons.

Un horizon plus vaste lui était nécessaire. La com-

pagnie intelligente d'un caractère supérieur, l'éloquence victorieuse et l'ardeur entraînant d'un homme, sûr de lui-même, l'attiraient.

C'est pourquoi elle renonçait, dès à présent, à sa part de bonheur futur. L'être auquel elle s'était vouée n'était pas libre. Puisqu'elle ne pouvait être à lui, elle n'appartiendrait à personne. Tout était fini, pour elle... Dans son avenir désolé, aucune espérance ne devait fleurir. Née pour être seule, elle passerait sans effroi ni révolte des jours dépourvus de toute joie.

C'était un grand malheur qu'elle eût quitté son couvent, avant le mariage de Reine. Moins mêlée à l'existence du ménage qu'elle ne l'était à celle des fiancés, elle ne se fût pas attachée à M. d'Algyres. Hélas ! il était trop tard pour regarder en arrière. Elle aimait et ne pouvait être payée de retour...

Reine absorbait le cœur de Roland et c'était juste ! N'était-elle pas la plus parfaite, la meilleure ? Romane n'était pas jalouse. Elle trouvait justifié le sentiment qui rapprochait ces deux êtres, jeunes, beaux, alertes, bien nés. Elle ne souffrait pas en évoquant leur union prochaine ; mais son être se prouvait en songeant qu'ils partiraient... Ne plus les rencontrer, chaque jour, ne pas les entendre, lui apparaissait comme le plus redoutable des supplices.

Si un génie lui avait proposé d'exaucer un de ses vœux, elle lui eût répondu, certaine de ne rien désirer plus âprement :

— Vivre à leur côté, chaque jour, les considérer comme mon frère et ma sœur ; les chérir avec héroïsme, jusque dans leurs enfants. Tout prévoir pour leur joie... leur épargner les moindres vicissitudes, et mourir, très vieille, auprès d'eux, avec mon cher secret...

CHAPITRE IX

Dans le grand salon, Reine chantait pour distraire Mme Vallier-Mesmond. Etendue sur une chaise-longue, la belle veuve écoutait, en s'éventant, les plaintes échappées à Nicolas Boileau et mises en musique par Victor Massé :

*Voici les lieux charmants
Où mon âme ravie
Passait à contempler Sylvie
De rapides moments
Si tristement perdus.*

Sur la terrasse, à l'abri d'un parasol de couil rayé de jaune et de rouge, la châtelaine et Roland parcouraient les journaux. Armel fumait.

Sous la pergola festonnée de bénions, de jasmins d'Espagne et de crucifères, Romane, accablée de chaleur, feuilletait une revue.

La mélodie plaintive choisie par sa cousine berçait délicieusement sa nostalgie. Incapable de s'arracher au sentiment qui l'envahissait toute, elle ne résistait plus. Le jour, la nuit, elle cédait inlassablement à la pensée obsédante, et se reprochait comme un crime la tendresse interdite.

*Que je l'aimais alors !...
Que je la trouvais belle !*

articulait mélancoliquement la cantatrice.

Dans un sanglot, elle gémit presque :

*Mon cœur, vous soupirez, au nom de l'infidèle.
Avez-vous oublié que vous ne l'aimiez plus ?*

— Je vous en prie, chérie, s'écria tante Gonsalva, ne nous attristez pas avec vos refrains lugubres ! Il existe des romances aimables, légères, gaies... Pourquoi n'en étudiez-vous point ? Je me plairais à les entendre.

Romane n'en supporta pas davantage. Elle se leva et descendit vers l'étang. Elle marquait une prédilection pour un banc de pierre niché à l'orée du bosquet, et au-dessus duquel les branches entrelacées des ormes formaient un dais magnifique. A cette heure de l'après-midi, personne ne viendrait l'y rejoindre.

Elle s'installa, ouvrit un livre et s'efforça de s'intéresser à l'intrigue nouée par le romancier. Cela lui parut impossible. Le récit, dont les péripéties admirablement ordonnées, concouraient à rendre passionnantes les aventures de l'héroïne lui parut banal. Les personnages décrits ne vivaient pas ; le fiancé falot éprouvait des sentiments de commande ; la jeune fille discourait inlassablement.

Déçue, Mlle Salnège ferma le volume.

A cet instant, un bruissement de feuilles sèches lui fit lever le front. Armel s'inclinait devant elle. Gaîment, il s'enquit :

— Suis-je importun, petite cousine ?

Elle hésita avant de répondre :

— Pas du tout... Voyez, je ne lisais plus. Cette histoire m'ennuie.

Il vit le titre, puis observa :

— Elle a pourtant un succès fou... Vos contemporaines se l'arrachent chez le libraire. L'autre soir, au thé des Lambert, les petites la Brède s'attendrissaient sur les infortunes de ces héros poncifs. Je

sais, par un ami très averti des choses de la littérature, que l'auteur multiplie les éditions.

— Il est à la mode ! Cela suffit à le rendre illustre. Tout le monde veut connaître son œuvre, en discuter. J'ai cédé à la loi commune, je le regrette.

Elle s'était levée et faisait quelques pas dans la direction du petit lac aux eaux dormantes que des nénuphars drapaient d'une pâleur rosée ! Le parfum ambré des roses de Syrie flottait dans l'air surehauffé. Derrière sa haute ceinture de peupliers, le château semblait une forteresse médiévale. Ça et là, des statues claires peuplaient le fourré de leur grâce désuète.

— Je me plais ici, avoua Romane. Aucun bruit ne trouble la quiétude de ce petit coin. On s'y croirait dans un désert.

Vallier-Mesmond ne répondit pas. Lentement, il marchait, à la droite de sa parente, le front penché, les mains dans ses poches, l'air préoccupé. Il s'arrêta soudain pour demander :

— Tante Adèle vous a transmis ma requête, j'espère ?

Une rougeur ardente embrasa le visage de Mlle Salnège. Simplement, elle répondit :

— Ce matin même...

Les yeux d'Armel s'emplirent d'angoisse. Il s'écria :

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas eu le courage d'attendre la communication de votre tutrice. Je connais l'incorrection de ma démarche. Mais je suis tellement impatient !

D'un brusque élan, il ajouta :

— Je n'y tenais plus. Voyez-vous, j'ai trop pensé à vous depuis mon arrivée. D'abord, je n'osais vous parler. Vous me sembliez tellement différente des autres. Je me contentais de vous suivre niaisement.

et de vous admirer comme un collégien. Plus tard, je me suis enhardi ; nous avons bavardé. Vous vous êtes montrée bienveillante, patiente. Je vous ai trouvée belle, rayonnante.

La jeune fille devint écarlate ; elle balbutia :

— Je vous en prie...

D'une voix oppressée, il poursuivit :

— Mes paroles vous choquent ? C'était fatal. J'aurais dû réfléchir avant de les prononcer. Vous n'êtes pas de celles qui s'amuse d'une déclaration. Ne m'en veuillez point. Je perdais courage. Je désirais apprendre mon arrêt de vous-même. Il le fallait pour mon repos... pour mon bonheur.

Elle le considéra, l'air navré... Ses lèvres murmurèrent :

— Mon pauvre ami.

Elle s'était remise à marcher, à l'aveuglette. Sans souci des ronces, elle se jetait en plein fourré. Il se précipita pour écarter les branches. Maintenant, ils atteignaient un carrefour où plusieurs allées débouchaient. Un banc circulaire occupait le milieu. Romane s'y laissa tomber.

Il se mit auprès d'elle. Poussé par l'inquiétude, il poursuivit :

— Vous me plaignez, cousinette. Vous me repoussez donc ? Pourquoi ? Je vous déplaît ?

Elle fit un geste négatif avant de répondre :

— Au contraire, vous êtes séduisant et sympathique.

— Alors ?

Il la dévisageait douloureusement ; elle continua :

— Je ne veux pas me marier, Armel. Cette décision n'a rien d'offensant pour vous. Ma tutrice comprend. Je ne me sens pas faite pour l'existence à deux.

Elle soupira :

— Il m'est horriblement pénible de me montrer aussi brutale. J'eusse beaucoup préféré qu'un autre vous parlât à ma place.

Elle sourit tristement.

— C'est mon tour de vous demander pardon. Je vous cause du chagrin, je le sais, et j'en suis désolée. Laissez-moi souhaiter qu'il s'apaise vite.

Il insista :

— Si vous compreniez à quel point vous m'êtes précieuse et chère et aussi la douceur des projets bâtis sur mon rêve, vous ne vous exprimeriez pas ainsi. On rencontre une fois, une seule dans sa vie entière, l'être fait pour tout comprendre et tout partager. Je vous connais, maintenant. C'est fini. Je porterai à jamais le deuil de mon bonheur.

Elle gémit.

— Ne me torturez pas, je vous en conjure.

Il l'interrompit :

— Je vous aime. Vous êtes pour moi la lumière et la joie. Je sais bien, cela vous semble singulier d'entendre un pantin de ma sorte parler de sentiments éternels. Ma douleur vous amuse. C'est si drôle, n'est-ce pas, un petit fêtard désespéré ?

L'émotion le faisait trembler ; il joignit les mains.

— Je vous en prie, Roma, ne me repoussez pas... Prenez le temps de la réflexion. Imposez-moi une épreuve, un délai, si pénible soit-il.

Elle secoua la tête doucement :

— Ce serait un mensonge, mon ami. Aujourd'hui comme demain, mes intentions resteront les mêmes. Je ne me marierai jamais.

Il ne voulut pas l'entendre. Pris de vertige, il se mit à développer son amour, idéal et profond. Très vite, comme pressé d'achever, il décrivait la maison où il souhaitait vivre avec elle ; la gentilhommière provençale tapissée de roses et nichée parmi les rho-

dodendrons et les camélias, où il l'emmènerait ; leur vie future, paisible et calme, loin du monde.

— Vous me communiquiez un peu de votre gravité, Romane. Je vous donnerai ma folie, ma futilité, je deviendrai semblable à vous-même ; pour vous plaire, j'adopterai vos goûts. Au printemps, nous irons à Paris. L'hiver, nous visiterons les Baléares, la Côte d'Azur, la Riviéra, Florence, Rome, Naples, la Sicile, la Grèce... ces pays ardents et nobles où je brûle de vous emporter.

Elle ne le regardait pas. Les yeux fixés devant elle, les mains pendantes, elle écoutait les phrases halelantes, enfiévrées du pauvre garçon. Une pitié profonde envahissait son cœur. Troublée malgré elle par ces protestations toujours plus véhémentes, elle essayait de ne pas les entendre. Elle pensait :

« Pourquoi suis-je incapable de répondre à cette tendresse si sincère et absolue ? Roland a beau dire, Armel me rendrait heureuse, j'en suis certaine. Son apparente futilité est faite de snobisme surtout. Au fond, il vaut mieux que sa réputation. Reine a raison de l'affirmer. Une compagne compréhensive saurait faire de lui un mari parfait.

— Vous serez la plus entourée, la mieux gardée, Roma, poursuivait le jeune homme. Ma mère vous chérit à l'égal d'une fille déjà ! Elle saura remplacer auprès de vous vos parents disparus. Elle vous voit dans notre castel, égayé par vos toilettes claires, vos écharpes.

L'orpheline se taisait. Les yeux dilatés et vagues, elle suivait sans le voir le jeu léger d'un rayon de soleil parmi les branches. Son silence affola le jeune homme.

— Dites quelque chose, fit-il d'une voix implorante. Votre mutisme est intolérable.

Elle hocha la tête gravement pour avouer :

— Quels mots faudrait-il pour rendre votre déception moins amère ? Je ne puis... C'est impossible.

Comme il insistait encore, elle trancha :

— Je ne vous aime pas, Armel ; c'est bien triste, mais c'est vrai...

CHAPITRE X

Elle fut prête de bonne heure et descendit avant la première cloche du dîner, sans attendre Reine.

Elle trouva sa tutrice dans la bibliothèque. Elle enfermait des livres aux reliures orfévrées dans une armoire secrète, après les avoir essuyés avec un foulard de soie.

— Si vous avez une minute, Romane, dit-elle de sa voix nette, vous serez tout à fait aimable de m'aider. J'ai sorti ces missels pour les montrer à notre bon curé ; et j'ai toutes les peines du monde à les réintégrer dans leurs étuis. On dirait qu'ils ont épaissi.

Elle sourit légèrement, puis continua :

— Je suis ravie de vous voir. J'allais vous faire appeler. J'ai quelques détails à ajouter à notre entretien de ce matin.

Elle enfonça le dernier volume dans sa case spéciale et regarda sa montre.

— Nous ne dînerons pas avant une heure ; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour vous exprimer les...

Elle hésita sur le mot à prononcer, se reprit et acheva :

— Les doléances de cette excellente Gonsalva...

Elle m'a rapporté en détails votre entretien avec son fils.

Elle secoua les épaules avant de commenter :

— Ces Vallier-Mesmond prennent tout au tragique. Votre refus les met aux abois. Ils avaient, je crois, échafaudé tout un plan de vie future... Votre... caprice les déconcerte. Ma cousine m'a suppliée de plaider à nouveau la cause de son héritier. Cet infortuné garçon vous aime comme un fou.

Le visage de Romane s'était fermé. Sous la légèreté voulue des paroles de sa tutrice, elle devinait une grosse contrariété. Mlle de Saint-Laurent était fidèlement attachée à ces parents. Elle allait insister pour fléchir sa résistance ; l'orpheline se prépara à lutter.

Cependant, Mlle Adèle continuait :

— Cet enfant est fort jeune. Je ne le croyais pas assez mûr pour fonder un foyer. Comme la plupart de ses camarades, il semblait déterminé à mener allègrement la danse des écus paternels avant de se fixer. Il vous a rencontrée ; ses aspirations ont changé de cours. A présent, il rêve d'une existence paisible chez lui, dans son Cloignon ancestral... et de beaux voyages dont vous seriez l'inspiratrice.

Les mains de Mlle Salnège se crispèrent sur les accoudoirs de son fauteuil. Elle ne répondit pas.

La voix de sa tutrice se fit plus douce pour promettre :

— Vous auriez une existence enviable, ma chère. Mes cousins sont fabuleusement riches.

Elle ébaucha un geste d'indifférence.

Sa tante constata.

— Vous êtes particulièrement désintéressée, je le sais et cela se comprend. Vos revenus suffisent à combler vos désirs, modestes, il est vrai. Vous pouvez vous passer de la fortune d'autrui. Cependant,

par le temps qui court, beaucoup d'argent aide au bonheur. Il est de mon devoir de vous l'apprendre. La vie est de plus en plus pénible aux bourses modestes.

Elles étaient assises côte à côte sur le vaste canapé Empire, où Romane dormait, enfant. Placé à contre-jour, il était mal éclairé. Enfoncée dans les coussins de soie groseille, les mains jointes sur la poitrine, l'orpheline gardait un mutisme de statue.

— Les difficultés matérielles surgissent de toutes parts. Il suffit d'une nouvelle dévaluation pour ruiner les plus fortunés. Voyez votre père...

La jeune fille se redressa. Sa parente poursuivit :

— Je sais. Ce sujet n'est pas de ceux qui vous plaisent. Je n'avais pas l'intention de vous blesser en l'effleurant. J'y faisais allusion seulement pour vous montrer comme il est facile de se tromper.

Elle s'arrêta, secoua la tête et compléta :

— Là n'est pas la question. Il s'agit simplement de cet infortuné Vallier-Mesmond. Il vous aime. Vous est-il à ce point indifférent ? Il est beau garçon, que diable ! et fort entouré. Les de la Brède lui donneraient volontiers leur aînée, les Lambert, Odile, les Veyrac, Armelle..

Le silence de la jeune fille s'accentua. Sa tante questionna :

— Seriez-vous cruelle, ou... trop difficile ? Vous réjouissez-vous de la douleur de ce pauvre garçon !

Elle ricana :

— Ce serait vraiment très féminin ! Cela m'étonnerait de vous ! Votre bon sens précoce, votre saine raison m'ont toujours émerveillée. Aucune de vos petites compagnes ne vous vaut. Reine ne tarit pas d'éloges sur votre compte. Comme moi, elle déplore votre refus. .

Elle se pencha vers Romane, saisit les mains fré-

missantes de la jeune fille, les retint pressées entre ses doigts pointus, puis implora :

— Pour nous faire plaisir, à tous, consentez à réfléchir.

L'orpheline hocha la tête lentement.

— Je ne veux pas me marier, ma tante. Vous aviez paru l'admettre, ce matin. Je suis surprise de ce revirement d'opinion.

— Vous êtes bien jeune pour prendre des partis irrévocables.

Sa pupille la dévisagea. Sèchement, elle articula :

— J'ai eu le loisir de réfléchir pendant mes huit années de solitude. Je suis plus vieille que celles de mon âge. Si l'enfance heureuse des autres m'avait été réservée, je serais, sans doute, insouciant comme elles.

Sans permettre à la vieille demoiselle de protester, elle acheva :

— L'éloignement a durci mon cœur ; le silence des miens aussi. A présent rien ne peut le toucher ; il est ferme comme un roc, insensible comme lui...

Elle rougit ; ce mensonge nécessaire répugnait à sa loyauté ; elle devait appuyer néanmoins :

— Je me sens incapable de m'attacher... En dehors de Reine, je ne saurais aimer personne. Ce n'est pas tout à fait de ma faute. Mais je suis ainsi !

Elle se mit debout avant d'achever :

— C'est pourquoi, ma tante, je vous prie de ne pas insister. J'ai dit aujourd'hui à M. Vallier-Mesmond à quel point je regrette de lui causer la moindre peine. Je ne puis agir différemment. Pour céder à des considérations... étrangères, je ne saurais m'unir à un homme que je n'aime point. Si j'éprouve une réelle sympathie pour Armel, aucune attraction irrésistible ne me pousse vers lui. Un grand amour seul pourrait briser ma volonté de célibat.

Je suis incapable de l'éprouver. Je vous l'ai répété à foison. Mon indépendance, ma sauvagerie, rebelles à toute autorité, ne sauraient se plier à la chaîne conjugale. Je le regrette... pour vos amis, puisqu'ils avaient placé en moi une partie de leurs espérances.

Mlle Saint-Laurent se levait à son tour. La tête haute, le torse bombé, dans l'attitude dominatrice qui lui était familière, elle fit trois pas vers la porte, se retourna brusquement, puis questionna :

— Alors ? C'est irrévocable ?

La jeune fille fit un signe affirmatif :

— Absolument !

La tutrice soupira :

— Tant pis pour mon petit cousin !

D'un brusque élan, Romane se rapprocha :

— Puisque vous avez l'obligeance de servir d'intermédiaire entre M. Vallier-Mesmond et moi, voulez-vous le prier, ma tante, de ne jamais revenir sur ce sujet ? Je me sens un peu lasse depuis quelques jours. Ce soir, je suis tout à fait nerveuse. Insister encore serait me causer, et à Armel aussi, des souffrances inutiles.

La châtelaine acquiesça :

— Il en sera comme vous le souhaitez, mon enfant. Je transmettrai votre réponse définitive et votre désir de paix, bien légitime en somme.

— Merci ! je suis confuse, en vérité, de mettre votre indulgence à contribution.

Elle hésita une minute, puis acheva :

— Je vous prierai aussi de m'excuser. Je souffre vraiment trop de ma névralgie. Avec votre permission, je ne dînerai pas.

La tutrice s'inclina sans un mot.

CHAPITRE XI

On dansait chez les Lambert pour l'anniversaire d'Odile, et Clairlieu tout entier s'était transporté aux Roches-Bleues à cette occasion.

Sur un plancher disposé au milieu de la pelouse centrale devant la maison, la jeunesse des environs s'amusait. Très entourée, l'héroïne de la fête se montrait d'une exubérance folle, répondait aux compliments, souriait, saluait et valsait avec un égal plaisir.

Un peu lasses, Reine et sa cousine se tenaient à l'écart de la foule. Assises sous les arbres et face à la mer, dont la plainte incessante berçait leur mélancolie, elles demeuraient silencieuses.

La soirée était particulièrement douce et calme. La lune, ronde et pâle comme un disque d'albâtre, éclairait les chênes verts dont la masse profonde s'inclinait doucement jusqu'au rivage.

Un parfum de roses se mélangeait à l'arôme iodé des varechs.

Mlle de Lys formula soudain sa pensée secrète :

— Je donnerais beaucoup pour savoir ce qui préoccupe Roland, dit-elle. Il était enfiévré, agité ce soir. A la dernière minute, il souhaitait de rentrer chez lui. J'ai eu toutes les peines du monde à le retenir. Depuis trois semaines, il se montre excessivement bizarre. Tu as beau dire, il change visiblement. A présent, rien n'est à son goût. Il était si indifférent aux choses, naguère !

Romane s'efforça de la rassurer :

— Pourquoi te tourmenter ainsi, et bien à tort,

je t'assure ! Ton fiancé reste semblable à lui-même, toujours. Il est nerveux, sans doute, irritable aussi parfois, mais tu connais les causes de son impatience. Lorsque les Vallier-Mesmond auront regagné leur combat, la paix descendra sur Clairlieu.

D'une voix volontairement légère, elle continua :

— Mets-toi à sa place, chérie ! Ce pauvre garçon était accoutumé à te voir chaque jour, à causer longuement avec toi, sans témoins. Ma tante vous laissait une liberté absolue. Depuis trois mois, tout a changé ; non seulement, je me suis trouvée en tiers dans vos confidences, mais tante Gonsalva et Armel ont débarqué. Il y a de quoi exaspérer un prétendant épris, conviens-en.

Reine hocha la tête pour affirmer :

— Tu n'as jamais importuné Roland. Il t'aime fraternellement et me l'a dit cent fois. Tout le séduit en toi : ta réserve, ta dignité silencieuse, ta curiosité des choses de la vie. Il se plaît à t'instruire. Ton jugement concorde avec le sien. Il s'attardait entre nous deux, le soir, sous les charmilles ou près de l'étang. A présent il nous fuit. S'il déserte le salon, c'est pour tourner en rond autour du miroir d'eau, comme un fauve en cage. Quand je le rejoins, il me renvoie.

La voix se brisa dans un sanglot pour conclure :

— Tu le vois bien, Roma chérie, il y a quelque chose.

Elle se tut. La tête renversée contre le dossier de son rocking, les mains aux tempes, les paupières abaissées, elle pleurait. De grosses larmes, lourdes et brillantes, roulaient sur ses joues de velours blanc.

— Je t'en supplie, ma grande, balbutia Mlle Saligne, ne te déssole pas ainsi. Tu te crées des chimères.

— Je voudrais le croire !

Des pas froissaient le sable de l'allée, des brindilles craquaient.

— On vient, soupira l'éplorée.

Elle tamponna ses yeux humides, puis ajouta :

— Je me sauve. Je ne veux pas être trouvée ici, en cet état. Demeure quelques instants, pour masquer ma fuite. Tu me rejoindras là-haut.

Elle se glissa entre deux chênes verts au feuillage vernissé.

Au même moment, M. d'Algyres apparaissait au détour de l'allée. Une cigarette à la main, il allait, d'un pas alerte.

— Je vous cherchais, fit-il. Nul ne savait où vous étiez passées. Mlle Saint-Laurent réclame sa pupille à tous les échos.

Il s'installait sur le fauteuil laissé libre par sa fiancée. Romane expliqua :

— Elle vient de remonter. Tante Adèle la trouvera vite si elle est près de la maison.

Un silence suivit. Les yeux au ciel, Roland lançait béatement des spirales de fumée. Inclinée vers l'océan, sa compagne regardait une voile blanche se balancer dans la baie. Plus loin, le feu tournant d'un phare balayait le flot. Des rires légers, des exclamations joyeuses traversaient le fourré. Une guitare haïtienne chantait pour les danseurs.

Romane se dressa d'un jet. Son compagnon s'étonna :

— Vous me quittez ? Vous n'êtes guère aimable. J'arrive et vous partez !

— J'ai promis à Reine de la retrouver sans tarder.

Elle s'assit près de Roland, puis observa :

— La pauvre chérie ! elle est nerveuse, agitée, inquiète, ce soir. Nous rentrerons de bonne heure.

Une angoisse assombrit les longues prunelles de l'avocat. Il demanda :

— Pourquoi est-elle venue ? Elle outrepassa ses forces. Je n'ose lui en faire le reproche. Ce serait mon devoir pourtant.

Mlle Salnège sourit.

— Odile est son amie la plus ancienne. Reine a tenu à lui apporter ses souhaits d'anniversaire. Elle ne pouvait faillir à cette obligation.

Il ne répondit point. Pendant quelques instants il joua avec sa chevalière, puis confessa :

— Je suis également très fatigué. J'aspire au calme, au silence. Quand resterons-nous à Clairlieu trois jours de suite. Ce tourbillon continu m'exède.

— Ma tutrice aime à sortir ; ses hôtes ne peuvent se supporter seuls au logis. Ils sont accoutumés à parader. Il serait impossible d'obtenir qu'ils renoncent à s'habiller pour aller dans le monde chaque soir.

— Et vous ?

Elle haussa les épaules.

— Oh ! moi ? Je n'ai pas d'opinion. Après mon retour, j'ai cru me plaire dans ces fêtes, dont j'ignorais la vanité. Pendant les premières semaines, je m'y suis divertie, je l'avoue. Ce milieu si nouveau pour moi m'amusait. Je goûtais le charme des musiques modernes, des bostons indolents, des jazz. A présent, ces choses me laissent de glace.

Prise du besoin subit de s'épancher, elle compléta très vite :

— Je regrette mon couvent, mes maîtresses, la paix recueillie du cloître, le parfum des orangers et les roses carminées de l'enclos. J'aimerais à me retrouver pour quelques semaines dans un asile semblable.

Roland coupa brusquement :

— Moi aussi... Je rêve de m'enfermer à la trappe. J'en ai assez de tout... de tous...

Il étendit les bras, comme pour embrasser l'univers. Elle le regardait, un étonnement indicible au fond des yeux ; il fit effort pour se dominer, puis expliqua :

— Je veux parler du barreau, du Palais, des clients, des plaidoeries, du reste... Pâler pendant des mois sur des dossiers douteux, s'obstiner à défendre des gens de sac et de corde, le plus souvent indignes de pitié ; aller contre sa conscience, crier à l'innocence, alors que l'on est convaincu de la culpabilité, me paraît le pire des mensonges.

— Il est des malheureux accusés à tort, glissa doucement son interlocutrice. Des infortunés incapables de s'offrir un avocat célèbre, et auxquels on rend l'honneur en s'intéressant à eux gratuitement. C'est possible lorsqu'on est riche.

Elle s'éventait lentement. Les longues plumes frisées caressaient ses joues rendues plus vermeilles par le rose de sa robe. L'essence de verveine dont elle se vaporisait s'éparpillait dans l'air déjà saturé de parfums.

Roland reprit :

— Pour une cause vraiment belle, combien de piètres sujets me seront proposés ! Mon métier me dégoûte, vous dis-je !

Elle sursauta. Il ne le remarqua pas et poursuivit :

— Préfereriez-vous me voir persister dans une carrière dont aucun détail ne parvient à me passionner ?

Elle ébaucha un geste vague, et détourna la tête ; avec véhémence, il continua :

— Je ne goûte plus de joie à mon métier. En vérité, je suis souffrant, malade ; je voudrais partir.

— Rien ne s'y oppose ; après votre mariage, vous voyagerez.

Il éclata d'un rire strident, alluma une nouvelle cigarette au bout de celle qu'il achevait et murmura :

— Ah oui ! mon mariage ! c'est vrai ! Je n'y songeais plus !

Il s'abîma dans une profonde méditation.

Le cœur serré, une angoisse à la gorge, Romane voulut parler ; elle ne put articuler un son. Pendant quelques minutes, elle s'éventa rapidement, les yeux vagues. Soudain, elle retrouva tout son courage pour proférer :

— Votre tâche est belle, pourtant ! Le barreau dont vous vous laissez même aisément à la politique. Vous êtes aimé, estimé, écouté ici. Vos compatriotes s'allieraient volontiers pour vous envoyer à la Chambre. Dans ces nouvelles fonctions, vous auriez plus d'indépendance. Vous vous entoureriez d'une élite. Reine est une maîtresse de maison parfaite. Son aisance, son charme n'ont d'égal que son intelligence. Elle prendra son rôle au sérieux, recrutera des partisans, vous soutiendra de sa présence, de son affection. Vous trouverez en elle la compagne idéale et si belle !

L'air navré, il répliqua :

— Je n'ai plus de courage ; je veux partir.

— Vous n'en avez pas le droit ! Votre défection serait une lâcheté ! Dieu merci ! vous ne la commettrez point. Malgré les déboires, les déceptions, les contrariétés, on ne doit jamais douter de la bonté de Dieu. Il nous aide à tout supporter. Priez-le, mon cousin, vous serez réconforté.

Elle reprit haleine pour achever :

— Songez à la tristesse que votre désenchantement cause à nos amis ! Combattez ces pensées moroses, défendez-leur d'envahir votre esprit. Vous pos-

sédez un trésor unique : une fiancée rare... ne gaspillez pas le bonheur semé sur votre route. Votre rêve d'adolescent est près de se réaliser. Vous serez heureux !

Elle se leva presque violemment, repoussa son siège et s'adossa au tronc d'une yeuse. Elle était à bout de forces, redoutait de se trahir, de montrer le fond de son cœur. Elle parvint à dominer son trouble pour conclure :

— Vous n'avez pas confiance en l'avenir, dites-vous ? C'est bien mal ! Tous les orateurs ont connu ces heures cruelles. Pour les dissiper, allez vers Reine, regardez son délicat visage, ses yeux dorés, si limpides, si droits. Songez à sa tendresse, à sa foi invincible, et reprenez conscience de vos obligations.

Tandis qu'elle parlait, il la considérait, droite, ferme, intangible presque, dans sa toilette de crépon vaporeux. Il se la représentait au milieu d'une assemblée nombreuse. Il la voyait, digne, sereine, passer de groupe en groupe, murmurer à chacun le mot approprié. Il l'entendait consoler l'un, reconforter l'autre, aider chacun ! Il voulut lui exprimer son admiration, elle ne lui en laissa pas le temps, elle s'éloignait déjà. Avant de s'enfoncer sous les verdure, elle se retourna, sourit gravement, puis conseilla :

— Rien n'est beau comme le devoir, Roland. Recourez à la prière. Dieu vous aidera à l'accomplir.

Au premier tournant, elle rencontra Mme Vallier-Mesmond.

Depuis le refus définitif de l'orpheline, la belle veuve boudait. En mère idolâtre, elle ne pouvait supporter l'idée que cette enfant, seule au monde et quasi abandonnée, refusât, avec l'amour de son fils, un établissement avantageux. Néanmoins, elle s'abstenait de toute réflexion à ce sujet, et tâchait de ne

pas trop étaler la fureur que les dédains de Mlle Salnège accumulaient en son cœur.

Un sourire aux lèvres, elle constata :

— Vous êtes délicieuse, ce soir, ma chère... mais bien mystérieuse ! Vous demeurez à l'écart avec une persistance exagérée. S'il est doux ne rêver à la lune, danser est encore plus tentant. A votre place, je ne manquerais pas une danse.

Son bras entourait la taille frêle, subitement raidie, puis elle poursuivit :

— Ces messieurs gémissaient sur votre absence. Armel le premier. Il est malheureux, le pauvre petit !... On cherchait Reine, aussi. On l'a retrouvée très vite. Cette enfant est un ange descendu du ciel. Malgré sa lassitude, elle a consenti à chanter. Pour m'être agréable, elle a dit une romance d'autrefois, dont je lui ai donné le titre.

Elle fredonna :

*Ne parlez pas tant, Lysandre
En étendant vos filets...*

— Cette mélodie a bercé mon enfance... Vous la connaissez ? Non ? Quel dommage... Vous serez à même de l'entendre une autre fois. Votre cousine ne se fait jamais prier.

Elles entraient dans le bal.

Aux accords d'un phonographe muni d'un amplificateur, les couples enlacés se balançaient, emportés par un *one step* éperdu.

Contre un massif d'hortensias bleus, Reine s'entretenait avec deux inconnus.

Mme Vallier-Mesmond se dirigea de leur côté, poussa Romane en avant, se tourna vers la demi-douzaine de jeunes gens appuyés à la baie et s'écria :

— Eh bien ! messieurs, comment trouvez-vous la

danseuse que je vous amène ? j'ai dû la dénicher au bout du parc, pour la conduire vers vous ! Elle admirait la marée montante en devisant avec l'irrésistible Roland !

Mlle de Lys parlait. La réflexion de sa tante arrêta les mots dans sa gorge ; elle blêmit, ses prunelles s'ouvrirent toutes larges, elle manqua défaillir, mais elle se reprit très vite, se raidit contre le dossier de son siège, et reprit la conversation interrompue.

Quand les deux cousines se séparèrent cette nuit-là, avant de se coucher, les lèvres de Romane s'appuyèrent avec tendresse sur la joue de sa cousine. Contrairement à l'habitude, celles de Reine ne lui rendirent pas son baiser.

CHAPITRE XII

Mlle Saint-Laurent écrivait dans son cabinet, quand elle vit entrer Mme Vallier-Mesmond.

— Si je ne vous dérange pas, Adèle, dit la créole, je m'installerai auprès de vous ; on fait le ménage chez moi.

Courtoisement, la châtelaine posa son stylo, pivota sur son fauteuil, se leva, serra les doigts de sa cousine, puis répondit :

— Vous n'êtes jamais importune, Gonsalva. Vous le savez bien.

Plus aimable encore, elle acheva :

— Je vous remercie de me procurer la joie de votre compagnie. Nous nous voyons si rarement ! Nous habitons côte à côte, cependant ! Mais voilà ! mes oc-

cupations m'absorbent ; je dois veiller au grain pour ne pas me laisser gruger. Mes terres, celles de ma filleule, sont étendues. Les fermes de Reine, dispersées aux quatre coins de la province me donnent beaucoup de mal. Si je veux mener à bien ma tâche de tutrice, je dois me multiplier. Heureusement, cette dernière charge touche à son terme. Les actes d'émancipation de Romane et de ma filleule sont préparés. Dans quelques semaines nous les signerons ; après quoi, Roland et ma chère Reinette se marieront. Je pourrai me reposer.

Elle sourit, heureuse à l'idée d'être allégée des responsabilités dont elle subissait le poids, et considéra la visiteuse.

Accoudée au bras du fauteuil, celle-ci demeurait impassible. Les yeux au loin, elle étudiait le portrait de l'abbesse, accroché à l'entre-fenêtres, comme si elle l'apercevait pour la première fois.

— Tout sera fini, alors, je vivrai un peu pour moi, appuya Mlle Saint-Laurent.

La veuve s'arracha à sa contemplation pour articuler :

— Vous le supposez, du moins, ma bonne amie.

La maîtresse de maison affirma nettement :

— J'en suis certaine.

Elle prit un air détaché, chassa d'une chiquenau de un grain de poudre attaché aux dentelles de son corsage, frotta sur sa paume droite les ongles de sa main gauche, puis laissa tomber :

— Je voudrais être de votre avis...

— Cependant...

Un regard malicieux éclaira les traits réguliers de la veuve. Elle avança son siège, posa sa main blanche sur l'acajou bruni du bureau, s'inclina vers son interlocutrice et observa :

— Les êtres les plus malins sont certainement les

moins perspicaces ! Vous êtes méfiante, ma chère, et pourtant vous ne vous êtes jamais demandé d'où venait le superbe mépris de votre Romane pour le mariage ! Vous n'avez pas cherché à découvrir pourquoi la recherche d'Armel, si séduisant et si parfait, la laissait indifférente. Vous avez cru tout bonnement à son intention de rester fille.

— Ma nièce n'est pas menteuse... si elle prétend...

Mme Vallier-Mesmond haussa les épaules et trancha :

— On peut être franche et ne point dévoiler le fond de sa pensée. Pour refuser mon héritier, elle a inventé un prétexte, le moins plausible d'ailleurs... et tout à fait contraire à sa nature. Vous ne l'avez donc jamais regardée pour la croire froide, insensible...

Devant le silence de sa parente, elle poursuivit :

— Romane est une tendre, une ardente. Elle vibre intensément. Tous les nobles sentiments la passionnent. Un coucher de soleil, un clair de lune opalin, la mélodie des vagues sur la grève la transportent. Je n'ai pas été longue à l'apprendre... Et vous, sa tutrice, presque sa mère, vous ne voyez rien ! vous vous laissez abuser par ses airs d'indifférence, son impassibilité de commande. Elle vous a dit : je n'aimerai jamais personne !

Elle éclata d'un rire strident :

— Et vous l'avez cru ! Vous la femme forte, la psychologue entraînée à percer les secrets de l'âme, vous n'avez pas entendu combien ses paroles sonnaient faux ? Heureusement, j'étais là pour remettre les choses au point, pour vous ouvrir les yeux...

Comme le silence de Mlle Saint-Laurent persistait, elle continua :

— Depuis deux semaines, mes soupçons l'accréditèrent. Bien des détails, dans l'attitude de la jeune

personne, me semblaient singuliers. Elle se tenait moins auprès de Reine, s'isolait dans le parc, au fond de son appartement, à la chapelle... invoquait ses névralgies pour rester au logis...

La patience n'était pas la vertu dominante de Mlle Saint-Laurent. Les réflexions de sa parente l'agaçaient, elle clama :

— Où voulez-vous en venir, Gonsalva ?

Elle secoua la tête :

— A vous persuader de ma... finesse, tout bonnement, ma chère.

La vieille fille se sentait devenir enragée. Abandonnant sa politesse native, elle pria :

— Achez ! au nom du ciel ! je bous à petit feu.

La veuve ébaucha un geste de pitié :

— Voilà bien les femmes avec leur fureur soudaine. Elles parlent constamment de leur maîtrise, et s'emportent à la première occasion.

Elle mordit ses lèvres pour en aviver l'éclat, considéra les brillants de ses bagues, puis, comme si sa compagne ne l'avait pas conjurée d'abrégé ses périphrases, elle reprit :

— J'ai voulu avoir le cœur net de ces prétendus malaises. Je l'ai épiée... J'ai acquis une certitude.

— Laquelle ?

L'autre prit un temps avant de répondre :

— Romane a repoussé Armel, elle n'a pas hésité à broyer le cœur de ce malheureux garçon parce qu'elle est éprise de M. d'Algyres.

La châtelaine bondit, saisit les poignets de sa parente, les serra à les broyer, et gronda :

— Vous êtes folle !

Sans prêter attention à sa colère, Mme Vallier-Mesmond précisait, syllabe par syllabe :

— Elle aime Roland ! et sa tendresse est partagée.

Mlle Adèle lâcha les mains de la jolie veuve, re-tomba dans son fauteuil pour bégayer :

— Impossible ! Il pense à Reinette depuis toujours. Il l'attend. Son rêve est de l'épouser très vite.

— Naturellement ! Ses parents le promirent à votre nièce... naguère. A sa majorité, il parla de tenir les engagements pris en son nom par les siens... Tout se fut accompli selon vos désirs à tous, si Mlle Salnège n'était pas revenue du couvent. Quelques mois plus tard, M. d'Algyres, à l'abri de ses séductions eut suivi la route tracée... par d'autres. Mariée, installée à Paris, Reine n'eut rien redouté du terrible voisinage de cette cousine superbe.

— Ma filleule la vaut cent fois, coupa la châtelaine.

— A vos yeux, peut-être... A ceux de Roland, non !

Avec une perfidie dont sa vieille amie ne l'eût jamais crue capable, elle commenta :

— Vous ne vous aperceviez donc pas du changement survenu dans les manières de ce pauvre avocat ? Dans son visage aussi. Sa pâleur livide, ses yeux cernés, sa tristesse morbide font peine à voir ! Depuis un mois, il se découvre chaque matin une obligation nouvelle pour espacer ses visites. Jamais ses fermiers n'ont aussi souvent réclamé ses avis. Aux vacances dernières, il vous pressait d'avancer la date fixée pour leur union... Il se déclarait incapable de patienter jusqu'au délai imposé par vous... A présent, il ne manifeste aucune impatience, l'attente du bonheur promis lui paraît supportable... Croyez-vous qu'il se comporte en fiancé épris ?

Mlle Saint-Laurent ne répondit pas. Dans une évocation rapide, elle se représentait l'attitude bizarre du jeune homme. Elle le voyait errer nu-tête, autour de l'étang ou sur la grève, jusqu'à des heures impossibles. Elle se rappelait aussi certains regards adres-

sés à sa nièce, son air absent, l'accablement dont témoignaient ses moindres gestes.

D'une voix de plus en plus insinuante, la visiteuse continuait :

— Hier, tandis que vous vous attardiez à la table de bridge, j'ai remarqué l'absence de vos pupilles. Je me mettais à leur recherche, quand Reine surgit d'un bosquet. Je lui demandai où se tenait sa compagne. Elle m'apprit que Romane contemplait le lever de la lune sur la mer... près du bosquet de chênes verts. A ce moment je constatai l'absence de Roland. Mes soupçons s'aiguisèrent, je me glissai parmi les yeuses... Je ne m'étais pas trompée. L'avocat et Mlle Salnègue devisaient de compagnie. Il avouait son dégoût de l'existence, rêvait d'un exode lointain, éternel... parlait de s'enfuir dans une Trappe. Elle le réconfortait, lui montrait son devoir.

— Ils ne parlaient pas de leur amour ?

— Je n'ai rien entendu de semblable, ni de répréhensible dans leurs propos. Par contre, les silences qui ponctuaient leurs répliques me semblaient significatifs. On y trouvait la preuve de l'élan irrésistible qui les poussait l'un vers l'autre. Une femme ne se trompe guère à ces choses. J'ai, Dieu merci ! l'expérience du monde et de ses roueries.

Il y eut un silence. La tête dans ses mains, Mlle Adèle songeait. Une respiration saccadée soulevait sa poitrine. Elle se dressa soudain pour formuler :

— Je convoquerai Romane tout à l'heure... je la confesserai... Si vous avez dit vrai, je saurai sévir.

Mme Vallier-Mesmond hocha la tête pour conseiller :

— Prenez garde, ma bonne amie. Vous êtes sujette à certains emportements regrettables. Evitez les paroles imprudentes, ne vous faites pas une ennemie de votre nièce ! Cela brouillerait votre jeu. Elle est

volontaire, tenace, adroite, silencieuse et pondérée, ne l'oubliez jamais... Agissez en conséquence.

Elle se leva, se dirigea vers la porte. A moitié chemin elle se retourna pour expliquer :

— J'ai cru de mon devoir de vous mettre au courant d'une situation... intéressante. Après tout, les choses ne sont peut-être pas telles que je les suppose. Ce que je prends pour une passion naissante est peut-être un simple enfantillage, une coquetterie de pensionnaire, facile à enrayer. Avec un peu d'adresse, et vous êtes diplomate, vous parviendrez à dénouer cette petite intrigue, à remettre les choses au point. Vous voilà avertie. Vous désirez le bonheur de Reine avant tout, n'est-ce pas ? A vous d'agir de manière à le réaliser.

CHAPITRE XIII

Lorsque la veuve l'eut quittée, Mlle Saint-Laurent demeura anéantie. Comment avait-elle fait pour trouver naturels les interminables entretiens de sa nièce et de M. d'Algyres ? A la réflexion, mille faits, en apparence insignifiants, revinrent à sa mémoire.

Elle se rappela les regrets de l'avocat, lorsqu'on lui avait appris que Romane n'avait jamais travaillé sa voix ; sa douce insistance pour qu'elle prît des leçons, le plus tôt possible ! Elle l'entendit la complimenter sur ses toilettes et réclamer son opinion au sujet d'une étude historique récemment parue en librairie. Dans un éclair de lucidité, elle se représenta l'attitude modifiée de sa filleule ; elle vit son front pâle, le regard anxieux dont elle enveloppait son

fiancé. Reine souffrait ! cela ne faisait aucun doute. Elle avait donc compris ?

La vieille fille se leva, s'approcha de la fenêtre et considéra le jardin. Un soleil ardent grillait les pelouses ; l'été s'épanouissait dans une gloire odoriférante et nuancée. Les rosiers croulaient sous le poids des fleurs. Au loin, à travers les chênes du fourré, deux biches passaient, suivies de leurs faons. Ce spectacle familial irrita la châtelaine. Elle tourna le dos à la vitre, se laissa choir sur un canapé, et songea :

« Au début, elle s'était méfiée de cette pupille au visage fermé, au silence persistant. Elle avait tout fait pour empêcher qu'elle devînt l'amie de Reine. Elle s'était jetée au travers de leur sympathie pour la détruire. Ses efforts avaient été vains. Mlle de Lys s'était entichée de la nouvelle venue, l'avait traitée en sœur cadette ; elle avait dû permettre cette intimité, qu'elle n'était pas de force à enrayer. Cependant, sa méfiance persistait. Elle devinait confusément qu'un danger entraînait avec elle dans la maison ! Comme elle avait été coupable en l'accueillant dans ce Clairlieu dont les imprudences d'un père prodigue l'avaient dépossédée, et où, maintenant, elle, sa tutrice, était la maîtresse. Mlle Adèle avait longtemps hésité à l'y appeler... Sans la clôture de la pension où l'orpheline était élevée, elle n'y fût jamais venue.

La châtelaine serra les poings. Une colère sourde durcit son regard d'acier. Elle frappa du pied. Jamais elle ne permettrait que cette ambitieuse s'opposât au mariage de sa filleule bien-aimée. Reine serait heureuse avec l'époux de son choix, quoi qu'il advienne ! Roland avait donné sa parole. Il la tiendrait !

La main de Mlle Saint-Laurent traça dans l'air un geste menaçant. Accablée de fatigue, elle ferma les yeux.

... Le déjeuner la surprit à la même place. Inca-

pable de faire bonne figure, elle fit prévenir ses hôtes qu'un message de son garde-chef l'appelait en forêt, et donna l'ordre d'avancer l'auto.

Toute la journée, les paroles de la veuve la hanlèrent.

Ni la course éperdue sous bois, ni le vent de la grève où elle promena son angoisse pendant deux heures, n'écartèrent le cauchemar où elle se débattait. Plus elle voulait oublier les confidences de Mme Vallier-Mesmond, plus elles se précisaient.

Harassée de fatigue, brisée de corps et d'esprit, elle finit par regagner son logis.

Ses hôtes goûtaient sur la terrasse lorsqu'elle mit pied à terre devant le perron. D'un coup d'œil, elle envisagea le groupe. Sa filleule et Roland buvaient leur thé sous le parasol ; la veuve, étendue sur un transatlantique, croquait des raisins de serre ; son fils confectionnait des orangeades... Un peu à l'écart, son éternelle broderie à la main, Romane regardait les fiancés.

Son visage marquait une souffrance, un affaissement indicibles. Elle ne se croyait pas observée et déposait le masque d'indifférence dont elle se parait, pour se montrer sous son véritable aspect.

A cette minute, la châtelaine ne douta plus ! Gonsalva avait raison. Mlle Salnège aimait M. d'Algyres !

La vieille fille gravit en deux enjambées les degrés du perron et tomba comme un bolide au milieu du cercle familial.

Reine s'écria :

— Vous m'avez fait peur, ma marraine ! Vous apparaissez comme un diable échappé d'une boîte à surprise.

Mlle Saint-Laurent ne s'arrêta pas à cette réflexion. Tournée vers Romane, elle ordonna :

— Suivez-moi dans mon cabinet, mon enfant, j'ai à vous parler.

La jeune fille s'assit dans le fauteuil Louis XIII, dont la main de sa bisaïeule avait brodé la tapisserie, et attendit.

Pour se donner une contenance et se reprendre avant d'entamer l'entretien, sa tutrice feuilletait les papiers éparses sur son bureau. Quand elle se jugea assez calme, elle énonça :

— Votre acte d'émancipation est prêt à signer. Si vous n'y voyez aucun empêchement, nous avancerons de deux semaines la date primitivement arrêtée pour cette cérémonie. J'ai voulu vous consulter avant de donner une réponse ferme aux hommes d'affaires chargés des formalités ; ils se proposent de nous convoquer lundi. Cela vous agrée-t-il ?

La voix sonore conservait sa froideur ordinaire ; cependant la jeune fille la sentit trembler. Elle leva sur la vieille demoiselle un regard surpris. Celle-ci répéta :

— Ce jour sera-t-il le vôtre ?

Romane s'inclina :

— Je suis à votre disposition pour vous accompagner à Saintes, ma tante.

Après un silence, elle ajouta :

— Si vous le permettez, je profiterai de mon passage dans cette ville pour faire une visite à Toinon, ma nourrice. Elle s'y est établie dans une sorte de béguinage, où je serais heureuse de me retirer pendant quelques mois.

Un rayon furtif traversa le regard de sa parente. Elle questionna :

— Vous songez à nous quitter ?

L'orpheline esquissa un geste vague :

— Je reviendrai pour le mariage de Reine, si j'y

suis invitée. Je serais heureuse d'assister à la consécration de son bonheur.

Au lieu de répondre, sa tante observa :

— Vous ne vous trouvez donc pas bien auprès de nous ?

La jeune fille hésita l'espace d'une seconde avant de confesser :

— Je m'y sentais heureuse, avant... avant la demande en mariage dont j'ai été... honorée ces jours passés. Je n'étais pas préparée à cette recherche flatteuse, ni aux discussions pénibles qui suivirent. A présent, Mme Vallier-Mesmond me boude. Ses yeux chargés de reproches me poursuivent ; son héritier adopte des attitudes romantiques et désespérées. J'ai résolu de vous prier d'aider à mon évasion... momentanée. Cette maison est devenue impossible pour moi pendant la durée de leur séjour.

— Et plus tard ?

Romane écarta les bras en signe d'ignorance.

— Je n'en sais rien encore. Cela dépendra des événements... quand j'aurai pu me recueillir, méditer sur la meilleure voie à suivre. La maison où vit Toinon comporte trois catégories de pensionnaires. Sans doute chercherai-je à me fixer dans la plus haute. Je vous l'affirmais naguère : le monde dont le mirage m'attirait, au début, me demeure étranger. Je ne saurais désormais me satisfaire de ses vanités. J'ai trop longtemps vécu dans le silence pour m'adapter au bruit, au mouvement !

— Vous n'étiez pas appelée par le cloître, disiez-vous. Maintenant, vous songez à prendre le voile ?

— Pas du tout ! L'état monastique ne sera jamais le mien. Je ne me lierai par aucune promesse et ne veux point prononcer de vœux, mais il est certains ordres dont la règle admet des situations intermédiaires. En me pliant à une discipline stricte, en

suisant les exercices de piété prescrits, je parviendrai sans doute à trouver ma voie.

Elle s'exprimait avec le plus grand calme. Et pourtant un terrible combat se livrait en son cœur. A chaque réplique, elle croyait ne pas pouvoir achever. Mentir lui était insupportable ! Elle devait s'y résigner néanmoins, puisqu'il lui était impossible d'avouer la vraie raison de son départ.

La vieille fille la considérait de ses larges yeux d'acier aux reflets fulgurants. Maintenant qu'elle était avertie, elle devinait le trouble caché sous la gravité apparente de l'orpheline ; elle remarqua :

— Il eût été si simple d'épouser Armel. En devenant sa femme, vous vous fussiez située dans la vie. Du même coup, vous eussiez conquis une position sociale, un foyer, et surtout cette famille attentive et tendre dont vous avez tant déploré l'absence. Une maison, la vôtre, vaudrait largement une cellule de moniale !

— Pas pour moi ! s'écria Romane. Je tiens à conserver ma liberté.

Prise d'une exaltation subite, elle ajouta :

— Je préférerais la mort à une union acceptée dans de semblables conditions. Je n'aime pas Armel. Néanmoins, je ne saurais lui faire l'injure de le prendre comme pis aller.

La tante eut un sourire railleur :

— Vous êtes catégorique, ma chère. Connaissez-vous seulement la signification du mot amour ?

La jeune fille devint écarlate et ne répondit point. La châtelaine poursuivit :

— Les petites pensionnaires, fraîches émouluées de la salle d'études, ergotent sur ce terme dont elles ignorent la portée véritable. Romanesques, romantiques, elles s'imaginent qu'aimer consiste à errer la main dans la main sous la lune.

Elle haussa les épaules avant de poursuivre :

— Cela n'a rien de commun avec la réalité. L'amour vrai est fait de souffrance, de renoncement, d'abnégation. Il comporte plus de tristesse...

Spontanément Romane intercala :

— Je le sais ! hélas !

Elle voulut rattraper l'aveu. Il était trop tard. La tutrice l'avait recueilli. Un sourire étira sa bouche narquoise. Elle ironisa :

— Vraiment ? Votre éducation ne laisse donc rien à désirer ! Vous aviez un petit flirt à Londres, je présume ? Vos relations dans ce libre pays n'étaient donc pas très austères ?

Romane ne lui permit pas d'achever. Raidie sur son fauteuil, elle protesta :

— Je me plais à espérer que vous ne pensez pas un mot de cette calomnie. Je n'ai jamais parlé à un homme avant de franchir le seuil de cette maison.

Mlle de Saint-Laurent s'inclina pour déclarer :

— Je veux le croire... Cependant, je ne serais pas fâchée de connaître celui dont vous tenez cette science des choses du cœur. Il entre dans mes obligations de tutrice de m'informer de ces détails. Votre imagination pourrait s'égarer sur une piste défectueuse.

D'un ton faussement bienveillant, elle ajouta :

— Pourquoi ne m'avez-vous point confié ces choses, lorsque je vous ai fait part de la recherche des Vallier-Mesmond ? Cela eût épargné beaucoup de discours aux uns et aux autres. Je demande votre bonheur en somme, et si vous croyez l'avoir trouvé, je ne m'oppose pas à examiner de près...

Elle s'interrompit, fit peser sur l'enfant son regard aigu, et attendit une réponse. Comme elle ne venait pas, elle poursuivit :

— Vous refusez de me mettre sur la voie ? Je reconnais bien là votre nature obstinée. Eh bien ! je chercherai seule. Puisque le bien-aimé n'est pas sujet de S. M. britannique, il est Français. En ce cas, je vois difficilement lequel il peut être. Ce n'est ni Vêrac, ni ce niais de la Brède, encore moins le petit Lambert, ni Raymond, ni Jackie. Ces pantins sont indignes de capter votre intérêt. En dehors d'eux, il reste seulement notre entourage immédiat. Or, vous avez refusé Armel... Roland seul...

Romane se leva d'un jet. Ses mains se joignirent. D'une voix que l'émotion rendait frémissante, elle clama :

— N'achevez pas, ma tante. Je partirai demain !

CHAPITRE XIV

Mlle Salnège ne parut pas au dîner. Elle prétextait un violent accès de névralgie pour rester chez elle et se faire excuser. Comme Reine insistait pour lui tenir compagnie, elle la supplia de n'en rien faire.

— J'ai sommeil, chérie ; j'ai pris un comprimé calmant ; il m'endormira très vite.

La porte refermée sur Mlle de Lys, elle s'étendit et tâcha de coordonner ses pensées. Elle était brisée. La fièvre martelait son cerveau, faisait courir du feu dans ses veines et lui ôtait toute lucidité. Au milieu de son désarroi, une seule pensée surnageait. Sa tante avait deviné sa tendresse pour Roland ! Comment s'y était-elle prise ? Mystère. Elle s'était trahie, sans doute. Où ? Quand ?

Elle repassa les dernières semaines écoulées, et ne releva aucune imprudence à son actif. Mlle Adèle avait compris, pourtant. Elle savait à présent... Sa pupille devait fuir.

La perspective d'un éloignement, même éternel,

ne l'effrayait pas. Elle avait tant souffert dans cette maison depuis son arrivée ! Tout lui semblait préférable à cette contrainte qu'elle s'imposait pour dissimuler... si mal, hélas !

Sa tutrice l'avait démasquée ! Avec quelle habileté elle avait conduit leur entretien ! Elle avait joué avec elle, comme le chat avec la souris. Que lui importait à présent. Elle allait s'éloigner de Clairlieu et respirerait à l'aise, partout ailleurs.

Elle soupira. On l'oublierait vite. Toute aux préparatifs de son imminent bonheur, Reine s'apercevrait à peine de son absence. Les Vallier-Mesmond s'épanouiraient quand ils n'auraient plus sous les yeux son visage énigmatique. Depuis son refus d'épouser Armel, une gêne persistait dans leurs rapports. Tout irait mieux quand elle aurait disparu.

Et Roland ? Elle haussa les épaules. Il songeait bien peu à elle, en vérité ! Le dégoût moral, ses projets de désertion tenaient à peu de chose. Sans doute, une cause embrouillée à éclaircir, une plaidoierie délicate à préparer l'avaient énervé. Vienne le succès, son enthousiasme renaîtrait aussitôt.

Toute la nuit, ces pensées dansèrent la sarabande dans sa tête endolorie. A l'aube seulement, elle voulut dormir ; sa fièvre était tombée. Elle pourrait se reposer une heure ou deux peut-être.

Un pique-nique avait été organisé pour ce jour-là. Les petites la Brède désiraient visiter l'île d'Oléron ; les hôtes de Mlle Saint-Laurent devaient se joindre à la bande joyeuse. La châtelaine, sa filleule, M. d'Algyres avaient l'intention de prendre la mer dès six heures du matin. Quand ils seraient embarqués, elle réunirait ses affaires, et partirait à son tour.

Elle serait loin lorsqu'ils rentreraient.

... Elle paraissait endormie lorsque Mlle de Lys souleva la portière de sa chambre. A travers ses cils

mi-clos, Romane vit le tendre et pâle visage de sa compagne chérie s'incliner vers elle ; ses doigts frais effleurèrent son front ; ses lèvres frôlèrent sa joue. La visiteuse murmura à l'adresse de la camériste dressée à son côté :

— Elle dort, ne la réveillez pas. Attendez son appel pour venir. Elle a besoin de repos. Il m'en coûte de partir sans l'embrasser. Je suis rassurée pourtant : ses mains sont fraîches, sa température est normale. Je rentrerai de bonne heure. Veuillez lui transmettre mon désir de la trouver étendue.

Quelques minutes plus tard, un brouhaha se fit sur le perron ; des exclamations s'élevèrent ; la portière d'une auto claqua. Un moteur vrombit, puis tout re-tomba dans le silence.

Son bagage prêt, Romane écrivit à Mlle Saint-Sauveur et à Reine pour prendre congé. Elle posa les deux lettres en évidence sur son bureau, puis, comme elle pouvait disposer de deux heures avant de partir, elle descendit dans le parc.

Une fois encore, elle voulait revoir la forêt d'yeuses, les buis tordus, les charmes du berceau, les statues claires des pelouses et l'étang ceinturé de roseaux où les cygnes nageaient.

Un soleil triomphant grillait les gazons.

Alourdies, les roses courbaient le front. A travers les saules argentés, le ruisseau se faufilait comme une couleuvre entre les roches plates de son lit. Dans les frênes légers, les oiseaux se disputaient. Une voix sonore traversa le silence ; perché au sommet d'une échelle, le jardinier rattachait une vigne-vierge et chantait :

*Il n'est qu'un refrain dans la vie
C'est celui qu'on chante à vingt ans...*

La jeune fille s'éloigna très vite. Cet air joyeux l'attristait ; elle refusa de l'entendre, courut jusqu'au fond du parc et s'assit contre le mur tapissé de lierre qui séparait Clairlieu de la propriété d'Algyres. Bien souvent, tandis que Mlle de Lys, absorbée par ses obligations intérieures, demeurait au manoir, l'orpheline était venue chercher un peu de silence dans ce coin du bosquet rarement visité.

Elle aimait la fraîcheur odorante de l'allée des buis au mystère apaisé.

Ce matin-là, comme tant d'autres, elle désirait une trêve à sa douleur. Cette promenade serait la dernière. Elle ne rentrerait plus à Clairlieu. Cette maison où elle était née ne l'abriterait jamais plus. Un entraînement de son cœur coupable l'en chassait aujourd'hui... et pourtant, elle n'était pas responsable de ce sentiment spontané... Elle avait aimé Roland sans s'en rendre compte. A présent, il était trop tard... On s'était aperçu de cet amour.

Et pourtant elle avait tout tenté pour dissimuler alentour la tendresse envahissante dont son cœur était empli. Elle s'était isolée d'abord. Pendant des semaines elle avait évité de partager l'existence des fiancés. Sa vie était devenue un supplice, non par jalousie certes ; elle n'enviait pas le bonheur de Reine — celle-ci le méritait, elle était si parfaite et charmante — mais par scrupules. Son âme loyale, éprise d'équité l'obligeait à juger sévèrement sa conduite.

Assoiffée de tendresse, elle s'était attachée éperdûment à sa compagne d'abord, à M. d'Algyres ensuite. Le mal était né de cela.

Elle ne se plaignait pas, elle ne maudissait pas son destin, subissait l'épreuve et s'inclinait devant la volonté du maître du monde.

Assise à sa place favorite, les coudes aux genoux,

la tête dans ses mains, elle ressassait misérablement ces choses toujours les mêmes.

Tout à coup, elle se redressa ; ses doigts se crispèrent sur l'étoffe de sa jupe. Un pas régulier, égal, reconnaissable entre mille froissait la mousse du sentier.

Elle voulut fuir ; il était trop tard. Roland surgissait du labyrinthe.

Elle ne put retenir un cri de surprise.

— Vous, ici ? Par quel hasard ? Je vous croyais en mer, avec les autres !...

Sa main désigna un point vague à l'horizon.

Il s'inclina :

— A la dernière minute, je ne me suis pas senti d'humeur à m'amuser. Ces pique-nique sont assommants, d'ailleurs ! On est inconfortable sur le yacht des la Brède et si mal servi ! Mille petites aventures y sont réservées aux passagers...

Il eut un rire léger pour constater :

— Je n'ai plus l'âge de ces divertissements.

Un silence suivit. Les deux interlocuteurs se dévisagèrent, sans souffler mot. Debout devant Mlle Salnègue, le jeune homme semblait tourmenté ; il expliqua soudain :

— Je vous ai joliment cherchée, Roma. La camériste assurait que vous étiez dans le hall. Par bonheur, le jardinier avait aperçu votre jupe grise sous les chênes verts... Je suis accouru pour m'informer de votre santé d'abord.

Une hésitation interrompit sa phrase. La voix frémissante, il poursuivit :

— Pour vous demander ensuite d'où vient votre goût subit pour la retraite. Tandé Adèle m'a dit vos projets, hier soir. Ils m'ont surpris, je l'avoue. Mardi dernier, lorsque nous discussions ensemble chez les

Lambert, vous ne paraissiez guère décidée à retourner au couvent.

Elle voulut lui donner le change :

— Mon intention n'était pas arrêtée encore.

Elle fit mine de se lever. Il la retint du geste, se laissa aller sur l'herbe à son côté... puis s'enquit :

— Avez-vous réfléchi à l'affliction où votre départ plongera Reine ? Elle vous chérit si tendrement !

Comme elle demeurait muette, les yeux baissés vers le sol, il demanda encore :

— Alors, c'est bien vrai ? Vous nous quittez ?

— Oui !

— Pour longtemps ?

Elle eut un geste d'ignorance.

— Deux mois ; peut-être. Davantage, si je puis supporter la règle.

— Nous ne nous verrons plus ?

Elle sourit :

— Pas avant la fin de cette espèce de postulat où je suis résolue.

Roland la considéra. Elle semblait absolument maîtresse d'elle-même ; néanmoins une flamme allumait les points d'or des ses prunelles.

Il secoua la tête de gauche à droite puis s'excusa :

— Pardonnez-moi, Romane, de me montrer discourtois...

Elle lui fit signe de continuer.

— Je ne vous crois pas ! et voudrais m'expliquer les causes de votre fatigue.

— Je cherche ma voie...

Il haussa les épaules.

— Comment ? tout à coup ? si vite...

— Il n'est jamais trop tôt pour bien faire. Le monde ne m'amuse pas... Les Vallier-Mesmond me font grise mine.

M. d'Algyres ne lui permit pas d'achever.

— Vous nous laissez à cause de ces pantins ? C'est de la folie pure. Je vous en conjure, Romannette, ne vous préoccupez pas de leur attitude ; laissez-les boudier à loisir... Ils ne comptent pas à mes yeux.

— Ils ont leur importance, à cause de ma tutrice.

Il y eut un nouveau silence. L'avocat le rompit pour prier :

— Revenez sur votre décision, mon amie. Le manoir sera désert, sans vous...

Elle le regarda. Ses yeux montraient une telle angoisse qu'elle fut bouleversée.

Elle voulut réagir. Sa voix prit une intonation insouciant, mais sa légèreté de commande sonnait faux.

— Vous n'aurez pas le temps de vous apercevoir de mon absence, fit-elle. Tant de distractions quotidiennes vont vous solliciter. Les fêtes se succèdent dans notre secteur. La saison de Royan bat son plein. Les casinos ouvrent leurs portes. Ils vous apporteront un dérivatif ; vous assisterez aux spectacles de gala... Cela changera vos idées. Les Vallier-Mesmond vous deviendront tolérables...

Il se dressa, d'un jet, pour protester :

— Pourquoi raillez-vous, lorsque vous comprenez ma détresse ?

Elle précisa :

— Je ne me sens point d'humeur à plaisanter, je vous l'assure ! Je prévois simplement les événements tels qu'ils se dérouleront...

— Vraiment ?...

Ce mot fusa, comme un cri de rage de la poitrine oppressée de M. d'Algyres. Il recula jusqu'à l'ar-

bre le plus proche, s'y adossa, croisa les bras et compléta, scandant les syllabes :

— Eh bien ! moi, j'affirme le contraire. Vous partie, je ne serai pas long à vous imiter. Où que vous soyez, je saurai vous rejoindre. Les portes auront beau se clore sur votre passage, je parviendrai à les ouvrir. Vous croyez facile de m'éloigner ? Vous ne me connaissez pas, Romane ! Je suis tenace, ma chère, âpre et volontaire aussi.

Il eut un ricanement terrible :

— Ce serait trop commode, vraiment, d'envoûter un pauvre diable, de lui verser à toutes les minutes le philtre ensorceleur, pour le lâcher, subitement, lorsque le jeu a cessé de plaire... Vous avez voulu me séduire...

Elle s'accrocha au lierre pour se relever, puis laissa tomber froidement :

— Vous oubliez Reine !

Il gémit :

— Hélas ! non. Elle demeure mon remords constant, et je suis brisé à l'idée de l'atroce douleur que je dois lui causer. Elle m'aime, et je ne puis répondre à sa tendresse. Quoi qu'il advienne, je ne l'épouserai jamais. Demain, je lui rendrai sa parole.

— Roland !

Il poursuivit avec véhémence :

— La prendre pour femme, mentir, murmurer pour elle les mots dont je rêve... pour une autre... renoncer au bonheur possible, souffrir comme un damné... dépasseraient la mesure de mon courage.

Ses cils battirent ; ses doigts se cramponnèrent à une basse branche ; nettement, il expliqua :

— Naguère, son cœur si tendre, sa fidélité certaine suffisaient à me combler ; je la vénérâis comme la compagne idéale de mon avenir... Hélas ! je ne me rendais aucun compte de l'incompatibilité de

nos natures. Sa beauté, sa grâce si mesurée, sa pâleur diaphane, ses yeux sombres me paraissaient miraculeux... J'étais disposé à tenir les promesses anciennes. Cela ne m'est plus possible à présent. Vous êtes passée, avec votre regard scintillant, vos cheveux d'or fluide, vos joues roses, votre gravité précoce, et je fus subjugué. Petit à petit, je reniai les cultes anciens. Affection, reconnaissance, serments, sombrèrent devant l'enchantement qui m'emporta. Je croyais avoir l'énergie de me taire ; j'étais arrivé à me persuader que je n'avouerais jamais, à personne, le délicieux tourment dont je suis accablé. Votre ironie, votre indifférence ont eu raison de ma volonté...

Figée sur la mousse, les lèvres contractées, les yeux lointains et vagues, elle essayait de ne pas l'entendre. Il poursuivit :

— Oh ! Roma, Romanette, Romane, mon trésor, ma folie, mon désespoir, pourquoi êtes-vous sérieuse et pensive ? Quelle fée dispensa à vos yeux d'azur cette fascination irrésistible, à votre sourire cette attraction ?...

Elle fit un effort pour l'interrompre :

— Vos paroles m'offensent, mon cousin. Je n'en écouterai pas une de plus. Rentrez en vous-même ; vous comprendrez l'inconvenance de vos propos.

Elle se détourna pour fuir :

Il s'élança sur ses traces.

— Pardonnez-moi ! et daignez m'entendre, Roma. Pour m'oublier au point de trahir mes devoirs les plus sacrés, il faut que la certitude soit en moi. Souvenez-vous de nos rencontres anciennes, de nos dissertations éperdues sur la littérature et l'histoire. Rappelez-vous la ferveur dont j'entourais Reinette. Il me semblait impossible de m'arracher à elle... Je me croyais certain de mon cœur, ferme dans



mes projets, fidèle à mes promesses. Il a fallu bien peu pour prouver mon erreur. Vous êtes apparue ; vos prunelles magnifiques se sont posées sur les miennes ; j'ai été perdu...

Elle leva la main, pour lui imposer silence. Il passa outre et continua :

— J'aurais dû fuir, lorsque le soupçon du péril m'envahit. Je préfèrai résister. Ma présomption m'incita à lutter contre l'emprise. De bonne foi, je me croyais certain de vaincre. Je suis obligé d'abdiquer. Vous avez été la plus forte.

— Je n'ai rien tenté pour cela...

— C'est vrai ! Votre attitude fut toujours parfaitement digne. Pourtant, à certains jours, je surprénais votre regard dirigé vers le mien. Il brillait d'une flamme intérieure insoutenable. J'en étais incendié...

Romane pressait fiévreusement ses mains l'une contre l'autre ; elle cherchait une phrase capable de mettre fin à sa torture. Cependant, il reprenait :

— Vous étiez bonne et compréhensive... L'autre soir, face à la mer, vous me consoliez... Tandis que vous parliez, je me prenais à réaliser vos suggestions. Je croyais à votre sincérité, alors. Je m'imaginai que vous éprouviez une affection réelle...

Elle intercala :

— Je vous aime comme mon meilleur camarade.

Il secoua la tête, violemment :

— Je ne saurais me satisfaire d'un sentiment aussi banal.

— Il m'est impossible d'offrir davantage.

Sa voix défaillait. Elle ferma les yeux. Dans une ronde vertigineuse, les arbres, les murs, les bancs de pierre dansèrent autour d'elle. Elle se raidit pour ne pas tomber. Doucement, elle conseilla :

— Reniez votre folie. Prenez la ferme résolution

de vous ressaisir. Bannissez très loin l'amitié criminelle qui vous jette vers moi.

« Voyagez, s'il le faut ; mais demeurez digne de vous-même. Songez-y, Roland ! Vous ne vous appartenez plus. Je ne suis pas une voleuse... et ne pourrai me contenter d'un cœur pris à une autre. Vous avez engagé votre foi à Reine. Gardez-la lui. Ne la désespérez point. Votre défection la tuerait. Réfléchissez à ces choses. Quand je serai partie, vous reconnaîtrez vite votre erreur... vous la déplorerez. Ecoutez-moi, au nom du ciel. Allez vers Reine, réfugiez dans ses bras honnêtes votre délire passager. Elle trouvera les mots faits pour l'apaiser. Vous serez heureux...

Il secouait la tête avec obstination :

— Non ! non ! répétait-il. Non, je ne veux pas vous écouter... mais vous suivre. Rien ni personne ne m'en empêcheront.

Des larmes jaillirent de ses paupières.

Pour ne pas les voir, Romane abaissa les siennes. Lorsqu'elle les releva, elle sentit le regard du jeune homme posé sur le sien, comme un fer rouge ; elle entrevit son visage crispé, ses pupilles dilatées, sa bouche volontaire. Elle enfouit sa tête entre ses mains.

La tête perdue, M. d'Algyres répétait :

— Je vous aime... je vous aime...

Elle eut un geste d'insouciance, demeura un instant silencieuse, mentit une fois encore, et déclara :

— C'est bien dommage, mon ami... mais je n'y puis rien !

Cette fois, il la laissa partir.

CHAPITRE XV

Romane arriva chez les Dames Oblates du Saint-Sépulcre, par une nuit orageuse et lugubre. Depuis midi, un véritable déluge noyait la plaine ; la tempête soufflait ; la mer démontée hurlait son courroux.

Indifférente à la fureur des éléments, la jeune fille s'efforçait d'apaiser le tumulte intérieur qui l'agitait. Elle voulait chasser de sa mémoire l'image de son cousin, oublier son exaltation, l'ardeur de ses aveux.

Cela ne lui était pas possible. Comme un hymne d'allégresse, les phrases insensées chantaient dans son souvenir, et, malgré ses remords, elle goûtait une joie amère à s'y attarder.

Les religieuses l'attendaient.

Depuis plusieurs semaines, ces dames entretenaient une correspondance régulière avec Mlle Salnègue. L'orpheline prévoyait qu'elle devrait bientôt chercher un refuge, loin de Clairlieu, et elle avait choisi, pour sa retraite, le pieux asile où sa nourrice Toinon se claustrait depuis huit ans.

A vrai dire, ce couvent tenait bien plus de la maison de convalescence que du monastère. Les pensionnaires y jouissaient d'une liberté parfaite. Elles se tenaient à leur gré dans leurs chambres ou sous les tilleuls du jardin réservé, allaient à la chapelle à leur fantaisie et se retrouvaient seulement à l'heure des repas, toujours silencieux et rapidement pris.

Toinon était chargée de la sacristie. La fidèle ser-

vante exultait de retrouver sa nourrissonne. Depuis son départ du château, elle n'avait jamais revu l'enfant grandir sous ses yeux. Elle la trouva très belle, et le lui dit, sans hésiter.

Pour répondre à sa politesse, la voyageuse lui raconta son existence depuis son installation à Clair-lieu. Elle avoua sa tendresse pour le fiancé de Reine, ses luttes intimes pour se délivrer de ce sentiment... sa discussion avec Mlle Saint-Sauveur, et sa fuite éperdue, au lendemain de cet entretien pénible.

Lorsqu'elle se tut, la vieille femme interrogea :

— Mademoiselle Adèle vous a fait du mal, ma fille. Cela ne m'étonne point. Elle a retourné contre vous la haine qu'elle portait à votre pauvre maman... Elle la détestait, la méchante ! Malgré ses protestations amicales, il était facile de le constater. Il y avait eu entre elles une rivalité de jeunesse... une histoire de succession ou de mariage, je n'ai jamais pu le préciser. Cela les a tenues longtemps brouillées.

— Pourquoi mon père l'a-t-il désignée pour ma tutrice, alors ?

— Ils s'étaient raccommodés après la mort de Madame...

Elle s'interrompit, demeura un instant silencieuse, puis s'enquit encore :

— Vous vous êtes sauvée, alors ? Vous avez bien fait ! Vous seriez morte à la peine, bien sûr. Ici, nul ne viendra vous y chercher...

« Si votre tutrice veut vous parler d'affaires, elle vous écrira.

L'orpheline partagea son avis.

Elle s'établit commodément dans les deux pièces mises à sa disposition par les religieuses, prit à cœur de se plier à la règle du cloître, et s'accoutuma si bien à son nouvel ordinaire qu'elle en éprouva très vite un grand apaisement.

Dans ce paisible refuge, elle goûta une sérénité insoupçonnée. Il lui sembla qu'elle vivait aux antipodes, et à l'abri de murailles inaccessibles au seuil desquelles toute rumeur mondaine s'éteignait.

Elle était sans nouvelles de Clairlieu. Sans doute Mlle Saint-Laurent avait-elle profité de sa fugue pour l'accabler. Acharnée contre sa pupille, elle s'y était prise de façon à faire partager à sa filleule sa fâcheuse opinion. Gagnée à sa cause, Reine accusait l'absente !

Cette pensée la torturait ; elle tenait à l'estime de sa cousine, priait sans cesse pour son bonheur, offrait sa propre félicité en échange de la sienne, et se sentait prête à tout, pour rendre à Mlle de Lys un bonheur qu'elle lui avait ravi...

Jour après jour, l'automne achevait sa course. Il pleuvait sans arrêt ; le parc était impraticable. Confinée chez elle, Mlle Salnège regardait l'averse battre les vitres et marteler de ses larges gouttes les balcons aux balustres défleuris.

L'aiguille à la main, elle ne travaillait guère. Elle songeait qu'octobre s'achevait... et remarquait :

« On devait m'émanciper en septembre... je n'en reçois aucun avis ; ma tutrice a remis son projet à plus tard, sans doute, ou bien elle renonce à me libérer. Ce serait la meilleure manière de m'obliger à solliciter ses conseils, avant d'agir...

La cloche du monastère annonçait le salut. Elle se leva, mit son chapeau, ses gants et descendit.

A l'entrée du vestibule, elle croisa une femme encapuchonnée de lainages. Cette silhouette ne lui était pas inconnue ; elle la dévisagea pour préciser. Son regard croisa celui de l'étrangère. Elle blêmit ; elle avait reconnu Armelle de Veyrac. A ce moment, l'autre s'élançait vers elle, les mains tendues :

— Vous ici, Roma ! disait-elle, une surprise joyeuse dans la voix ; ah bien ! si je m'attendais !... Tout le monde vous croyait retournée à Londres. Votre tante avait annoncé votre départ pour l'Angleterre.

Mlle de Salnège ne répondit pas tout de suite.

La petite voyageuse en profita pour affirmer :

— Je suis enchantée de vous rencontrer. Vous m'êtes si sympathique ! J'espérais vous voir souvent cet hiver... Nous ne bougerons pas jusqu'au printemps. La santé de ma mère réclame des précautions.

Avec un sourire épanoui, elle répéta :

— Si vous saviez comme je suis ravie de vous avoir retrouvée ! Vous ne m'échapperez plus désormais. Je vous écrirai. Tant pis pour votre tante Adèle ; on la prétend fâchée contre vous, au sujet du jeune Vallier-Mesmond. Je n'ai aucune raison de partager son ressentiment.

Romane revenait de sa surprise. Elle comprenait que Mlle Saint-Sauveur avait mis sa fuite sur le compte de ce projet de mariage manqué.

Au lieu de répondre, elle interrogea :

— En quel honneur êtes-vous au Saint-Sépulcre, petite amie ?

Mlle de Veyrac ne se fit pas prier pour expliquer :

— La sœur de mon père est la maîtresse des novices dans ce couvent. Comme je passais à sa porte, j'ai prié le chauffeur de me déposer ici. Malheureusement, je suis mal tombée. Ma tante est en adoration. Elle en a pour plusieurs heures, et je n'ai pas le temps de l'attendre...

Une expression aimable sur son visage menu, elle acheva :

— Je ne regrette pas de m'être arrêtée pourtant, puisque j'ai eu la chance de vous entrevoir. Je don-

nerai de vos nouvelles aux vôtres ; ils dînent à la maison, lundi, avec les Vallier-Mesmond.

— Comment ? ils sont encore là ?

— Plus que jamais, ma chère ! Ils ne retourneront plus à Avignon, je suppose. On chuchote beaucoup à ce sujet. La belle Gonsalva est sur le point de couronner la flamme de M. de Lambert.

— Vraiment ?

— Mon Dieu, oui !... Ils sortent ensemble tous les soirs, rendent leurs visites de compagnie. Le baron a présenté la veuve à toute sa parenté.

— Ils sont très bons amis depuis longtemps.

— Bien sûr ! Et puis, vous savez, les choses ont bien changé ! A Clairlieu, rien ne va comme autrefois.

« Tant d'événements ont troublé le calme de la famille. Vous êtes au courant, n'est-ce pas ?

L'orpheline ébaucha un geste vague, mais ne répondit rien. Tout à fait lancée sur le terrain des confidences, d'autre annonça :

— Les fiançailles de Reine sont rompues. M. d'Algyres s'est embarqué pour les Etats-Unis.

Romane sursauta. Une pâleur livide s'étendit sur son visage. Son interlocutrice ne la remarqua point. Pressée de partir, elle continua :

— Les faits se sont précipités avec une rage folle. Un beau soir, nous dansions sur la terrasse lorsque votre tutrice nous a mis au courant. Une société littéraire en vogue avait fait à Roland des propositions splendides. Il s'agissait d'aller donner à la haute société yankee une série de conférences sur le romantisme en France. Il fallait parler de Musset, de Balzac, de Vigny, d'Hugo, de Michelet, de Banville. La gloire était au bout de l'entreprise. Il se montra ravi de l'aubaine et le montra sans fard... Cela irrita

Mlle de Lys. Il voulait se marier tout de suite, et l'emmener... Elle s'indigna :

— Comment ?

— Elle refusa de quitter la France. Une absence de plusieurs mois lui était impossible. Elle n'était pas prête d'ailleurs, et demandait à reculer la cérémonie jusqu'en janvier... Elle essaya de convertir Roland à ses idées. Par malheur l'expédition enchantait le jeune avocat. Il résista. Puisque sa fiancée ne voulait pas hâter les formalités conjugales, on les remettrait à avril prochain. Votre cousine ne put en tolérer la perspective. Elle exigea que M. d'Algyres restât. Il n'a voulu rien entendre. Elle s'est fâchée : nul ne sait au juste comment les faits se sont succédé ; mais elle a repris sa parole, tout simplement. Elle comptait sur cet éclat pour l'obliger à renoncer à la traversée. Elle se trompait. Il s'est bel et bien entêté... Moins de huit jours plus tard, il prenait le large.

— Pauvre Reine ! soupira Romane.

D'une voix assourdie, altérée par l'émotion, elle murmura :

— Elle l'aimait de tout son cœur. Elle a dû cruellement souffrir.

La petite hochait la tête :

— Sûrement, dit-elle. C'est de sa faute aussi. Elle était vraiment tyrannique. Il lui fallait son fiancé constamment ; il n'avait jamais la permission de s'écarter. Un beau jour, il a trouvé la chaîne trop lourde : il a pris la clef des champs... Votre cousine n'a pas fait un geste pour le retenir. Pendant une semaine, elle s'est dispensée de sortir... puis elle a reparu, plus pâle et distante, peut-être, mais tout à fait consolée, en apparence, du moins. Depuis, elle a repris sa vie d'avant, mais sans les Vallier-Mesmond.

— Elle sort moins ?

— Au contraire, davantage ; mais de son côté, elle s'est beaucoup liée avec lady Ruthland, la sœur du marquis de Lanoy. Oui, cette jeune femme est dans le pays depuis trois mois : son mari a loué un châlet à Saint-Palais. Elle y vit presque constamment. Reine ne la quitte guère ; elles font du yatching ensemble, nagent, pêchent, descendent l'embouchure de la Gironde, vont dîner à Bordeaux. Elles ne manquent pas une représentation du Casino, à Royan, à Pontailiac ; elles vont au concert, au dancing. Leur bande est très gaie : Mlle de Lys est de toutes les fêtes. Elle flirte avec André de Lanoy. Ce garçon ne la quitte pas d'une semelle. Il était déjà fort assidu auprès d'elle naguère. Vous vous souvenez ?

Sur un signe affirmatif de son interlocutrice, elle conclut :

— A présent, c'est pire !... Il ne permet à personne de l'inviter, la reconduit le soir, au retour de leurs promenades.

— Qu'en dit tante Adèle ?

— Elle paraît émerveillée.

Devant l'effarement visible sur les traits de Mlle Salnègue, elle questionna :

— Vous n'étiez donc pas au courant ? J'ai commis une indiscretion en bavardant ainsi : quoique...

Elle hésita une seconde, puis avoua :

— C'est le secret de la comédie. La cour et la ville en clabaudent...

Romane ne répondit point. Bouleversé, son cœur réclamait le silence. Elle coupa court aux questions qu'elle devinait prêtes à éclore sur les lèvres de son amie, balbutia un : « au revoir », rapide, et remonta chez elle.

CHAPITRE XVI

Ecroulée sur son fauteuil, la tête dans ses mains, elle essaya de se recueillir. Hélas ! les phrases d'Armelle dansaient la sarabande dans sa cervelle. Comme un leit-motiv, ses lèvres répétaient :

« Roland parti ! Reine consolée ! ma tante ravie ! Madame Vallier-Mesmond et le baron Lambert fiancés !... C'est impossible. Je rêve...

Et pourtant, les confidences de la petite Veyrac chantaient encore à son oreille. Elle n'en pouvait douter. Il y avait au moins un semblant de vérité dans les potins de la foule. Si Reine n'était pas sortie chaque soir, si elle n'avait pas accepté de partager les plaisirs des nobles Britanniques, dont elle avait fait ses intimes, les gens n'auraient pas bavardé. Personne n'eût remarqué l'assiduité compromettante, peut-être, du marquis Andrew. La sage, la raisonnable filleule de la châtelaine de Clairlieu donnait prise à la critique ?

Elle se redressa ; ses yeux levés cherchèrent, sur la cheminée, l'image entourée de roses, où Notre-Dame de Lourdes, ceinturée de bleu, souriait dans une gloire d'or. Ses lèvres murmurèrent une invocation.

Par un brusque retour en arrière, elle revit son manoir natal, le parc ombreux baigné de lune froide, la terrasse où les lampadaires irisés reflétaient une lueur opaline... Elle entendit la voix merveilleuse de sa cousine chanter :

*Celle pour qui, jusqu'en ton âme,
Mon souvenir peut s'effacer...*

*Celle que tu choisis pour femme,
Dans ton cœur peut me remplacer
Mais nulle autre que moi,
J'en atteste Dieu même,
Nulle autre ne saura t'aimer comme je t'aime*

Elle surprit les réflexions de l'assistance: les louanges ampoulées d'Armel, les futilités polies de sa mère. Elle se représenta la haute silhouette de chef saharien qui était celle de M. d'Algyres. Debout près de la porte du hall, il levait une coupe de champagne en l'honneur de sa fiancée... Il était heureux alors, en apparence du moins. Il s'était enfui, pourtant...

Un frisson la secoua.

Il disait donc vrai, lorsqu'il parlait d'abandonner sa carrière, de quitter la chère maison familiale où il aimait à se reposer des fatigues du labeur hivernal, de tout laisser, pour finir sous d'autres cieux, pour y reprendre courage et entrain.

Elle ne le croyait pas, naguère, lorsqu'il affirmait sa lassitude. Elle riait quand il parlait de désenchantement ; elle prenait ces crises d'abattement pour un caprice d'enfant trop follement gâté de la fortune. Elle ne l'avait pas cru davantage lorsqu'il affirmait la tendresse, le prix qu'il apportait à être écouté, compris par elle. Cela aussi, elle l'avait pris pour un caprice...

Et c'était vrai.

Plutôt que fonder un foyer avec l'amie de son enfance, avec la compagne élue depuis les premiers jours, il avait préféré inventer un prétexte pour légitimer son départ, s'expatrier, prolonger son absence et laisser à l'oubli le soin d'accomplir son œuvre destructrice.

Maintenant, il était loin, là-bas, sur une terre in-

connue. Des femmes brillantes l'entouraient. Toutes essayaient de lui plaire ; les plus coquettes voulaient capter son attention. Il souriait, charmé, conquis, peut-être, par l'attrance de ces jolies créatures.

Elle haussa les épaules.

Vraiment, elle ne pouvait croire à tant de caprice. Après tout, Armelle s'imaginait peut-être des choses fausses. Au lieu de trôner aux Etats-Unis, Roland était peut-être tout bonnement dans un trou perdu de la côte. Il n'avait précisément pris congé d'aucune de ses relations anciennes. Il était parti sans crier gare... avait laissé s'accréditer la légende de la traversée, de l'absence prolongée pour dérouter les curiosités ambiantes...

Les habitants de ce coin de Saintonge étaient tellement prompts à cancaner.

Il avait voulu tout simplement dérouter leur malveillance, éviter que son nom fût prononcé avec celui de Mlle de Lys. D'aussi longues fiançailles ne se rompent pas sans soulever l'opinion.

Romane tressaillit. Elle s'approcha de la fenêtre ; le nez collé à la vitre fraîche, elle tint à éloigner la pensée obsédante. Elle considéra le parc où déjà descendait la nuit ; elle essaya de distinguer le contour des massifs, la courbe des allées, et n'y put parvenir.

En dépit de ses efforts pour chasser son souvenir, M. d'Algyres s'interposait entre elle et sa volonté.

S'il avait fui, c'était à cause d'elle, pour prouver combien il lui était attaché. Il s'était lamenté de son impuissance à maîtriser son sentiment. Les mots de leur dernier entretien sonnaient à son oreille comme autant d'appels de trompe. Elle s'était vanté de ne pas répondre à cette affection dont il étalait la puissance. Elle avait clamé bien haut son insensibilité, sa froideur.

Comment avait-elle eu le courage de mentir de la sorte ? Où avait-elle puisé la force d'articuler les paroles de mépris, de dédain, dont elle avait cinglé son aveu ?...

Elle l'avait désespéré, sans doute. Il avait fui, pour ne pas succomber à la tentation de se placer sur sa route.

Romane revint à sa chaise-longue, s'y étendit un moment, se releva très vite et sortit. Sur le palier, elle hésita : descendrait-elle à la chapelle, ou rendrait-elle visite à la supérieure ?...

Elle opta pour le premier projet.

Quand elle se retrouva chez elle, son âme était apaisée. En y réfléchissant, elle n'avait à se reprocher ni la rupture survenue entre Roland et Reine, ni le départ du jeune homme, ni les souffrances de sa cousine chérie.

Si ces événements s'étaient succédé, c'était en dehors d'elle, malgré elle... de toutes ses forces, elle avait résisté à l'attraction qui la jetait vers le fiancé de son amie. S'il avait brisé les liens de naguère, elle avait tenté le pire pour empêcher semblable catastrophe. Elle avait parlé contre la vérité, clamé une indifférence, une sécheresse sentimentale que les battements de son cœur démentaient. Personne ne pouvait la rendre responsable des douleurs qui avaient accompagné sa retraite. Elle eût donné cent fois sa vie pour les soulager...

Le temps continua sa course monotone.

L'automne éblouissant et rapide flamboya au feuillage amaigri de la vigne, dora les châtaigniers de la combe, éparpilla au gré de son caprice les aiguilles des pins au reflet bleu.

Bientôt, le froid naquit...

Des vents acides l'escortèrent... Les bourrasques

succédèrent aux averses, le jardin devint impraticable... De larges flaques boueuses s'éparpillèrent dans les allées.

Romane dut renoncer aux promenades dont elle aimait à couper ses après-midi.

Le temps lui parut long.

Elle usa ses loisirs à broder. Elle entreprit une nappe d'autel au point de Venise pour la chapelle du Sacré-Cœur. Mais le travail était si fin, la trame si tenue, le dessin si capricieux, qu'elle dut y renoncer.

La chambre était sombre.

Dès trois heures, elle devait allumer la lampe. Tirer l'aiguille sous la lueur tremblotante d'une bougie était impossible, et l'ampoule électrique fixée au plafond ne donnait pas une lumière suffisante pour éclairer le métier où les fuseaux s'entre-croisaient.

... Ce jour-là, une tempête effroyable faisait rage. Romane essaya de lire. Elle y renonça très vite... Dans les romans dont la bibliothèque du monastère contenait tout un choix, la jeune fille recherchait sa propre histoire.

A côté des siennes, les aventures des héros choisis par les conteurs lui semblaient inexistantes. Elle les trouvait mièvres, puérides, sans relief, et préférait fermer le volume, renverser sa tête sur le dossier de son fauteuil, et rêvasser tandis que le grésil martelait ses vitres.

Un mois tout entier s'écoula dans ce *farniente*. L'énergie, le courage, la résistance de la jeune fille s'effritaient. Elle passait d'interminables heures à remâcher sa solitude, à regretter des choses vagues, à pleurer.

L'hiver la surprit dans ces dispositions. Un beau

matin, il étendit son spectre immaculé sur la nature, et le froid naquit.

Alors, la jeune fille se réveilla.

Sous le fouet de la bise, elle retrouva toute sa vigueur. Sa piété, un instant ralentie, redoubla. Elle multiplia prières et méditations. Toinon s'émerveilla; elle vit en son ancienne pouponne une future Oblate et s'en réjouit. Elle en parla à la jeune fille; celle-ci s'en défendit vivement.

— Ce que j'ai vu du monde ne me tente guère, c'est certain, disait-elle; néanmoins, je ne me sens pas près de prononcer des vœux.

« Attendons encore », pensait la fidèle servante.

Et les prières ferventes de la brave femme réclamèrent au Seigneur la réalisation de son secret espoir.

CHAPITRE XVII

Romane brodait auprès de la cheminée embrasée quand la porte de sa chambre s'ouvrit : le visage rubicond d'une sœur converse apparut dans l'entrebâillement.

— Une dame vous attend au parloir, dit-elle.

Le cœur de l'orpheline cessa de battre. Un nom vint sur ses lèvres : Reine ! Elle se ressaisit très vite. Quand bien même elle serait là ? Elle ne voulait pas la voir. Jouer une fois encore la comédie de l'ignorance était au-dessus de ses forces.

Sans quitter son siège, elle demanda :

— Comment est-elle ?

— Grande, solide.

— Agée ?

— La cinquantaine, au moins...

La jeune fille se rassura ; ce n'était pas Mlle de Lys, mais sa tutrice. Tante Adèle se réveillait. Que venait-elle lui apprendre ?

Elle déposa son ouvrage, et descendit derrière la religieuse. Dans le vestibule, celle-ci poussa une baie vitrée, s'effaça pour laisser passer la pensionnaire, tira le lourd battant derrière elle, et s'éloigna.

Debout devant une reproduction de la Sainte Famille, de Michel-Ange, la vieille demoiselle tournait le dos. Immobile sur le seuil de l'immense pièce au carrelage glissant, celle-ci le considérait. Elle n'avait pas changé ; ni les contrariétés, ni les chagrins n'avaient altéré sa superbe... Elle portait haut la tête, comme devant.

Mlle Salnège s'approcha. Son pas léger résonna sur le sol. Sa tante se retourna ; sa pupille reconnut son regard d'acier, son profil sévère, ses lèvres minces à l'ironique sourire. Déjà, elle s'avancait, la main tendue :

— Je viens vous chercher, mon enfant.

Romane jeta sur la salle un regard affolé... comme pour y chercher une aide. Hélas ! elle s'y trouvait seule avec Mlle Saint-Sauveur. Nul n'interviendrait entre elles...

Lentement, elle répétait :

— Je viens vous chercher, ma nièce. Je compte sur votre... complaisance, pour me suivre sans protester. Reine vous réclame. Elle souffre de votre départ et ne cesse de vous appeler... Chaque matin, elle m'adjure de vous écrire, ou bien de lui permettre d'accourir. Elle ne peut se passer de vous. J'ai fini par céder.

— Elle ne m'a adressé aucun message, pourtant. Je me croyais oubliée.

Sa tutrice l'interrompit violemment :

— Vous la connaissez bien mal pour la juger de la sorte, je vous le jure. Elle n'a cessé de parler de vous, chaque jour. Si vous n'avez pas reçu de lettres, accusez-moi ; je suis seule responsable de son silence. J'avais réclamé sa parole de ne jamais correspondre avec vous.

Elle soupira profondément, se laissa tomber sur un siège, demeura un moment songeuse, puis tourna vers sa nièce un regard inquiet et pria :

— Vous me suivrez, n'est-ce pas ?

Mlle Salnège demeurait de glace. Etonnée de la démarche, elle ne songeait pas à répondre.

Devant son mutisme, la visiteuse reprit :

— Vous pouvez venir sans crainte ; vous serez absolument libre chez moi... Aucun des... dissenti-ments anciens ne sera évoqué. Ce serait superflu, d'ailleurs ; le passé est mort. Armel a renoncé à poursuivre votre conquête... il s'est fiancé à Odile de Lambert. Ce mariage plaît infiniment à Mme Vallier-Mesmond. Il la rapproche du père... de la jeune promise, auquel elle songe pour elle-même.

Elle s'arrêta. Un sourire de commande étira ses lèvres minces, puis elle continua :

— Je suis enchantée pour eux... quoique je n'aie rien à voir dans cette affaire... Je donne mon avis à l'étourdie. Les projets de mes cousins me touchent peu.

Elle se tut de nouveau, respira très fort, attendit un mot de sa pupille. Celle-ci ne broncha point. Alors, avec un grand effort sur elle-même, Mlle Adèle poursuivit :

— Voilà pourquoi j'ai cru pouvoir venir vous chercher. Redevenu habitable, Clairlieu sera pour vous un asile sûr. Reine serait tellement heureuse de vous avoir. Vous ne lui causerez pas la douleur immense de voir notre requête repoussée.

Elle se leva, fit le tour de la salle. Son pas décidé martelait le carreau sonore et luisant. Romane la regardait, de plus en plus surprise, lorsqu'elle s'arrêta, vint se planter devant la cheminée, puis brusquement décidée, articula :

— Ces... détails réglés, je suis accourue pour vous transmettre la proposition de Reinette. Ma visite n'a pas d'autre but. Cependant, je viens subitement de décider de vous entretenir, une fois pour toutes, de certaines... questions indispensables à connaître, et qui vous expliqueront... tout.

Elle fit signe à l'orpheline de s'asseoir et précisa :

— J'ai à vous conter une douloureuse histoire, Roma, celle de ma jeunesse...

Une émotion étrange étouffait sa voix ; elle toussa pour chasser l'enrouement, épongea ses tempes où perlaient de fines gouttes de sueur, se moucha bruyamment et poursuivit :

— Je fus une tutrice déplorable pour vous, mon enfant. Vous avez raison de me détester. Je le mérite et ne me plains pas. Egoïste, sévère, sans tendresse, je n'ai eu de pitié, ni pour votre jeunesse, ni pour votre fragilité... Je suis odieusement coupable...

Romane tenta de protester ; sa tante étendit la main pour l'inviter à garder le silence, et poursuivit :

— Vous m'avez reproché, un soir, l'isolement, la détresse dans laquelle j'avais laissé votre enfance... Vos paroles m'ont donné à réfléchir. J'ai compris qu'elles réclamaient une explication : je vous l'apporte.

Mlle Salnège la considérait, les yeux dilatés, le souffle haletant ; elle raconta :

— Je fus l'amie d'enfance de votre père ; nous vivions côte à côte chez ma marraine, son aïeule...

et nous avions décidé de nous marier. Un jour, votre mère arriva, chez des voisins. Mon fiancé la vit, et il l'aima. De cette minute, je n'existai plus. Il vécut uniquement pour la beauté blonde et frêle dont le charme l'avait conquis. Il osa me l'avouer, pendant une soirée donnée en mon honneur : je crus devenir folle... Sans réfléchir, je courus m'enfermer au couvent. Un mois plus tard, mon ex-fiancé épousait ma rivale... Des années s'écoulèrent, pendant lesquelles je vécus en solitaire dans cette maison où j'avais trouvé un semblant de paix. Un matin, je lus dans une feuille publique le décès de Mme Salnège. Le courrier de midi m'apporta une lettre de mon homme d'affaires. Votre père, malade, m'appela à son chevet. Je partis sur-le-champ. Comme je mettais pied à terre devant le perron de Clairlieu, je vous aperçus. Vous jouiez sur la pelouse avec Toinon. Vous étiez le portrait vivant de votre mère. Je crus la voir à cet âge ; mes yeux s'obscurcirent. Les rancunes anciennes, un moment apaisées, m'envahirent à nouveau... De cette minute, je vous détestai.

Elle s'arrêta, passa son mouchoir sur son front moite, puis, d'une voix sans timbre, basse et hale-tante, elle acheva :

— Quand j'eus rendu les derniers devoirs à mon cousin, je sentis ma raison m'abandonner. J'avais accepté de me charger de votre tutelle... je ne pouvais me dédire, et, pourtant, je ne voulais à aucun prix vous garder auprès de moi... Alors, je résolus de vous expédier à votre tante maternelle, à Londres ; elle se chargeait de votre éducation. Pendant huit ans, je tâchai d'oublier. Ce ne fut pas possible. Et tout à coup, votre parente anglaise vous renvoya vers moi. Dès notre première rencontre, je retrouvai en vous la grâce ailée, le charme grave, la séduction

invincible de votre mère. Je compris le danger que serait pour ma Reinette votre présence à Clairlieu... je voulus vous éloigner. Ma filleule vous aimait ; elle s'y opposa. Vous savez quel fut le résultat de son entêtement,

Elle se tut. Les lèvres tremblantes, les yeux fulgurants, elle dévisageait sa pupille. Celle-ci demeurait immobile. Le front penché vers le carrelage, elle s'évertuait à compter les carreaux ; elle dit simplement :

— Je comprends les rigueurs de votre attitude ; elles étaient imméritées pourtant. Je ne suis pas responsable des... erreurs d'autrui. Par vous, j'ai souffert atrocement. Dans la solitude du cloître, où vous me condamnerez, je me torturais à chercher les causes de votre abandon. Je ne saurais oublier ces huit années de désolation. Vous avez mal agi, ma tante ! Je me souviendrai éternellement de mon arrivée, en étrangère, dans ce Clairlieu, où j'étais née, où je me croyais encore chez moi ; mon interminable attente sur la terrasse... vos premières paroles glaciales. Ce règlement de comptes... brusqué, par lequel j'appris que la maison ne m'appartenait plus. Si vous saviez, pourtant, combien je me réjouissais d'être entourée, choyée, comprise. Le ravissement de retrouver la famille dont les soins m'avaient si longtemps fait défaut me transportait. Dès vos premières phrases, je reconnus mon erreur. Par bonheur, Reine me restait ; elle se montra accueillante, pitoyable, douce...

— Pour la remercier, vous lui avez volé son fiancé. La jeune fille bondit sous l'accusation :

— J'ai tout fait pour maîtriser l'élan qui me poussait vers lui. Je dissimulais...

— Bien mal ! On l'a compris.

Romane écarta les bras en signe d'impuissance :

— Ma conscience ne me reproche rien, dit-elle ; aucune coquetterie, aucune imprudence ne sauraient m'être imputées.

Sa tutrice eut un douloureux soupir pour concéder :

— Je ne vous accuse pas, enfant ! Vous êtes innocente, je le sais, de ces choses lamentables. Je ne puis vous rendre responsable des séductions dont la Providence vous a si largement pourvue. M. d'Algyres devait être touché par vos attraits. Maintenant, tout est fini. Le rêve merveilleux d'autrefois ne s'est pas réalisé. Reine est libre, Roland est parti.

— Il reviendra...

— Certes, mais pas à Clairlieu. Si nous le revoions un jour, vous aurez consenti à l'entendre... alors.

Mlle Salnège coupa vivement :

— Jamais !

Sa parente hocha la tête lentement pour demander :

— Vous ne l'aimez donc pas ?

L'orpheline se redressa : le front haut, les yeux sincères, elle avoua :

— Si, et de toutes mes forces ! Sans lui, l'existence sera un atroce supplice ; cependant, pour fuir son souvenir, je me suis claustrée ici. N'essayez pas de m'arracher à cette retraite, où mon âme s'est résignée... Comprenez...

Mlle Saint-Sauveur demanda, très brusquement :

— Et Reine ?

Ce nom heurta douloureusement le cœur de l'orpheline ; elle s'enquit :

— A-t-elle oublié le passé ? Pardonné l'abandon ?

— Elle vous aime, comme sa sœur. Si elle souffre encore, nul n'en sait rien. Elle vous désire comblée, heureuse. Elle est capable de tout, même de se

marier avec un autre, tout de suite, pour vous laisser Roland.

Romane protesta :

— Je ne pourrais tolérer l'idée d'un pareil sacrifice !

Plus doucement, elle constata :

— Vous le voyez, ma tante, je ne dois pas vous écouter. Une longue séparation est nécessaire entre nous pour rétablir l'équilibre. Plus tard, dans longtemps, lorsque je serai certaine de ne plus causer de tort à personne, je rejoindrai ma cousine... Quand elle sera consolée...

Une contraction rapide altéra ses traits. Un nuage embua ses yeux. D'un ton ferme, elle acheva :

— Si j'apprends son bonheur, je me croirai libre de sortir d'ici. Jusque-là, je prierai pour elle, chaque jour.

Sans un mot de protestation, sa tutrice se leva, se dirigea vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna pour s'informer :

— Vous me laissez partir seule ?

— C'est préférable, je vous assure, répondit l'orpheline doucement.

CHAPITRE XVIII

Mlle Saint-Sauveur était loin, et Romane se retrouvait seule dans sa chambre, près de la fenêtre close, d'où elle apercevait la grève déserte, battue par les flots.

Inerte, sur son fauteuil, elle songeait.

Ainsi, c'était vrai. Les fiançailles de Reine étaient rompues. Roland avait fui... il avait mis l'Océan en-

tre le rêve ancien et lui. Mlle de Lys songeait à épouser lord Andrew. Se pouvait-il que la pupille de tante Adèle ait oublié déjà l'ami d'enfance auquel son cœur s'était engagé ?

Romane soupira. Ses mains jointes et crispées s'élevèrent vers le ciel pour demander secours au Maître tout puissant. Ses lèvres murmurèrent :

— Où est mon devoir ?... Quel parti dois-je prendre ? Si ma cousine se marie, uniquement pour me laisser le champ libre, m'est-il possible d'accepter son sacrifice ? Vous seul, mon Dieu, pouvez m'inspirer. Montrez-moi la route à suivre, je m'y engagerai sans hésiter.

...Des mois s'écoulèrent. Mlle Saint-Sauveur ne revint pas. Sa filleule ne donna pas signe de vie. Que se passait-il ?

L'hiver se termina sans incidents notables ; le printemps suivit. Les aubépins neigèrent autour du parc. Un cytise dora ses grappes légères, les lilas dressèrent leurs tyrses odorants. Les premières roses s'accrochèrent aux rampes des balcons.

La recluse assista avec indifférence au renouveau de la nature. Abîmée dans les pratiques d'une piété chaque jour plus rigoureuse et les obligations dont elle peuplait ses heures, elle n'avait de temps pour rien.

A la voir, silencieuse et pressée, longer les préaux couverts du monastère, suivre les processions de mai, on ne l'eût jamais dite tourmentée de scrupules.

Elle l'était pourtant, et ne pouvait, malgré ses efforts, éloigner de son esprit le souvenir de son existence à Clairlieu et l'image des chères présences dont elle s'entourait... là-bas...

Le dernier jour de juin, la sœur tourière intro-

duisit une visiteuse dans la chambre de Mlle Salnège.

Celle-ci lisait devant la fenêtre ouverte sur le parc embaumé.

— Roma ! appela l'arrivante.

L'orpheline leva les yeux. Un cri de joie fusa de ses lèvres :

— Reinette ! toi !... toi !... enfin.

Elle la saisit entre ses bras, la pressa contre elle avec une tendresse sauvage, s'écarta pour l'admirer, puis l'embrassa encore...

Sa cousine paraissait changée. Une expression de sérénité parfaite, de joie contenue, où ne se mêlait aucune mélancolie, la transfigurait.

Elle considérait la recluse ; une allégresse triomphante au fond des yeux :

— Roma, Romanette chérie ! répétait-elle.

Ses mains fines caressaient les boucles blondes posées sur sa poitrine.

Mlle Salnège murmura :

— Je t'ai tant attendue !

— Il ne m'a pas été possible de venir avant. Mairaine et moi voyagions en Irlande. Je m'y suis mariée !

Elle hésita avant de poursuivre :

— J'en suis tellement heureuse... Mon époux est le meilleur des êtres, et je l'aime à la folie. Ah ! vois-tu, chérie, je m'abusais naguère, quand je prenais pour de l'amour la tendre affection dont j'entourais Roland. Quand j'ai rencontré Andrew, j'ai compris...

Elle sourit radieusement pour affirmer :

— Je ne regrette pas... le rêve ancien... Je suis comblée.

Il y eut un silence. Ahurie, Roma ne cherchait pas à comprendre. La visiteuse poursuivit :

— Nous sommes arrivés à Clairlieu avant hier...

Nous comptons y passer l'été. A peine installés, j'ai couru vers toi. J'avais besoin de te voir, de t'apprendre la grande nouvelle. Andrew t'aime déjà ! je lui ai tellement parlé de toi ! Il t'attend...

— Et tante Adèle ?

— Elle a renoncé au monde, à ses luttes. Le couvent du Cénacle, à Bordeaux, lui a ouvert ses portes; elle n'en sortira plus... Nous irons la voir, un jour, plus tard.

Deux minutes glissèrent vers l'infini. La jeune lady ajouta :

— Je te laisse une heure pour réunir ton bagage. Je viendrai te prendre avant le thé. Nous goûterons à Saintes. Mon seigneur et maître nous y attend.

Après le dîner, Romane descendit au jardin. Ce Clairlieu qu'elle retrouvait si paisible et fleuri lui semblait le paradis reconquis.

Tout y était à la place connue : les cygnes onduleux, l'étang semé de nénuphars, les ormes accouplés en arceau.

Une lune brillante éclairait le taillis.

Chargée des senteurs agrestes des pins maritimes, la brise berçait mollement les roses de l'espalier. Un silence religieux planait sur le domaine.

A l'orée des bosquets où les chênes verts mettaient leur ombre dense, la promeneuse se retourna.

Sur la terrasse, les époux se tenaient, l'un près de l'autre. La jeune fille remarqua leurs fronts rapprochés, leurs mains unies. Elle se rappela leur tendre sourire, les prévenances du mari, extasié.

Il était vraiment très bien. Certes, il ne possédait ni la beauté romantique, ni le charme élégant de M. d'Algyres. Mais il montrait une force tranquille, des cheveux châtain, des yeux pers, et une bonne humeur solide, à l'épreuve de tout. De plus, il parais-

sait bon, tendrement épris de sa compagne, et s'efforçait de lui complaire. Pour lui être agréable, il avait accueilli l'orpheline avec un empressement fraternel dont elle demeurait touchée.

Romane soupira. Elle pensait :

« Comme le cœur oublie vite ! Je n'imaginai pas Reinette sans Roland, et maintenant, elle avoue qu'elle ne l'aimait pas... vraiment. C'est à n'y rien comprendre !

Pendant une minute, elle contempla encore le couple accoudé aux balustres de la terrasse, puis tourna court et s'engagea sous les yeuses du bosquet.

Elle s'arrêta devant le mur tapissé de lierre, jeta un regard désolé sur l'allée obscure, où les vers luisants allumaient leurs veilleuses, se laissa tomber sur la mousse. Adossée au tronc d'un chêne, elle baissa les yeux et réfléchit.

Aussitôt, les souvenirs, en foule, affluèrent à son cerveau. Devant elle défilèrent les hêtres feuillus, la haie de troènes, les buis taillés. Les paroles de M. d'Algyres revinrent à sa mémoire ; elle entendit ses aveux passionnés... Tristement, elle gémit :

— Je l'ai repoussé... Et maintenant, il est loin. Je suis seule... je l'appelle...

Un pas résolu froissa les feuilles. Une silhouette se profila au détour du sentier. La lueur rouge d'une cigarette allumée troua l'obscurité

La jeune fille retint sa respiration.

« Qui pouvait venir là, à cette heure ? Quelque jardinier en quête d'aventures, sans doute ?

Au bout du chemin, une porte donnait sur la campagne. L'homme devait sortir par là, pour éviter les questions indiscreètes du concierge.

Le promeneur se rapprochait. La jeune fille distingua une haute silhouette, la tache éclatante d'un plastron immaculé, une main pâle...

Son cœur bondit. Elle joignit les mains sur sa poitrine et balbutia :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! secourez-moi !

A la même seconde, une voix ardente appela :

— Romane ! Romane ! Où êtes-vous ?

Elle se dressa d'un bond :

— Roland !

Les bras tendus de l'avocat se refermèrent sur la forme frémissante. Sa voix murmura :

— Romane ! ma chérie, ma bien-aimée... Je vous revois, enfin !

Elle supplia :

— Sauvez-vous.. très vite... Reine pourrait venir, nous surprendre. Si elle savait !

Il eut un bel éclat de rire :

— Je l'ai rencontrée tantôt ; je l'ai vue, il y a trois minutes, au manoir ; elle m'a indiqué le but de votre course errante, sous bois, dans le noir... Nous avons fait la paix, mon amour. Elle ne m'en veut pas, au contraire ; elle bénit la Providence qui nous sépara. Elle est si heureuse. Nous le serons aussi bientôt.

Il la tenait contre lui, l'y gardait pressée, sans même appuyer ses lèvres sur le front brûlant réfugié au creux de son épaule.

— C'est vrai ? bien vrai ?... répétait Mlle Salnège. Dites-moi... je ne dors pas... je suis consciente ?

Il la rassurait doucement. Ses paroles vibraient aux oreilles de l'orpheline comme une musique incomparable. Franchement, il disait ses remords à l'heure de la rupture avec Mlle de Lys ; son angoisse devant la détresse de sa fiancée ; mais aussi, le courage de celle-ci ; sa fermeté, lorsqu'elle avait appris la tendresse du jeune homme pour sa cousine... Sa fuite solitaire... le retour rapide, quand il avait appris le mariage de Reine avec lord Andrew.

Tendrement, il conclut :

— Maintenant, je vous garde, méchante !... Vous prétendiez ne pas savoir aimer ! Vous vous targuiez d'indifférence, et vos yeux démentaient vos affirmations !

Il eut un soupir, fait de joie merveilleuse et de certitude, noua plus solidement encore l'étreinte passionnée, et murmura, les lèvres nichées dans les cheveux d'or fauve :

— Pour toujours, Romane ?

Gravement, pieusement presque, elle répéta :

— Pour toujours, Roland !

FIN

LA COLLECTION FAMA

a le plaisir d'informer ses lectrices qu'elle leur offrira prochainement une série de captivants romans, dus à la plume des lauréats du

GRAND PRIX DU ROMAN POPULAIRE

Ces volumes paraîtront dans l'ordre suivant :

N° 631. **Huguette et ses vingt ans**, par Simone SAINT-CLAIR

N° 632. **Orage dans les cœurs**, par Albert DUBEUX

N° 633. **Tout le bonheur du monde**, par Maurice NOURY

N° 634. **La double méprise**, par SAINT-ANGE

**RETENEZ-LES DÈS À PRÉSENT CHEZ VOTRE
FOURNISSEUR HABITUEL**

PETITE MAMAN JOLIE

Par CHARLES QUINEL et A. DE MONTGON

CHAPITRE PREMIER

Depuis le milieu du jour, il tonnait. Les orages, comme il arrive fréquemment dans les Pyrénées, se succédaient, séparés par de courtes éclaircies, puis les gros nuages noirs zébrés d'éclairs dévalaient à nouveau du haut des pentes et la pluie se remettait à tomber en grandes nappes.

Dans le petit salon du chalet Bellevue, dans le cirque de Gourette, à 1.400 mètres d'altitude et à cinquante kilomètres de Pau, plusieurs personnes étaient réunies.

— Je vous dis que ma nièce est tombée dans un précipice !

Celle qui parlait était Mlle Laure de Bersac, une personne grande et forte, ayant largement dépassé la cinquantaine.

Elle portait un costume tailleur, d'une coupe élégante mais un peu surannée et d'une sportivité rappelant l'avant-guerre. Elle avait dû être belle et non point jolie ; ses traits assez forts s'étaient accusés ; elle avait la peau fraîche, les dents saines, la bouche grande et des cheveux blancs lui encadraient le visage.

(A suivre.)

LISEZ

le nouveau roman
de
FRANÇOISE ROLAND

LE CHAMP STÉRILE

Un volume in-16 broché. Prix : 16 fr. 50
Éditions TALLANDIER, 75, Rue Dareau, PARIS (14^e)

ŒUVRE nouvelle de l'auteur de ces deux beaux romans si vraiment vivants et humains qui sont intitulés : *De la Sorbonne au Calvaire* et *Le Clos des Cerisiers*, **Le Champ stérile** est encore d'un ton plus profond. Cette fois, c'est le drame de la stérilité féminine qu'évoque FRANÇOISE ROLAND ! Elle conte sobrement l'histoire d'un ménage sans enfants, qui, pour combler le vide de son foyer, adopte un petit orphelin et fait de lui son fils véritable... Jusqu'au jour fatal où la mère adoptive sent enfin tressaillir en elle une vie future !

Continuera-t-elle d'aimer l'enfant qu'elle a choisi, choyé, sauvé de la détresse et de la mort et qui dans sa tendre ingénuité lui a tout donné de son âme ? Cet intrus élevé par pitié, cet étranger ne volera-t-il pas à celui qui doit venir une part de l'amour maternel ? Et que seront-ils l'un pour l'autre, ces deux petits ?

Dilemme angoissant, que FRANÇOISE ROLAND dénoue seulement à la fin de son œuvre, d'une façon magistrale. Et cette chute inattendue est tellement marquée au double sceau de la volonté divine et de la douleur humaine que ce livre doit émouvoir, au plus profond d'eux-mêmes, tous ceux qui, dans l'enfant, voient comme Dominique, l'héroïne du **Champ stérile**, l'image même de la bonté créatrice et la rose de la vie !

LES
PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS

Imp. des Beaux-Arts Paris.